

6-M-A

B. CHAMPSAUR Y SICILIA

MA MORTE



Jouve & Cie Éditeurs
15, rue Racine Paris

MA MORTE

B. CHAMPSAUR Y SICILIA



MA MORTE

TRADUIT DE L'ESPAGNOL
PAR M^{me} ALFRED BARODET



PARIS

JOUVE & Cie, ÉDITEURS
15, Rue Racine, 15

—
1922

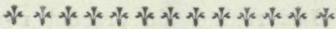
6603664845

A su muy distin-
guido amigo D. José
Ramón de Arce
Decano de la Sección
Universitaria de San
Laguna

El autor



*A toi qui as tant aimé
et tant souffert dans le
court chemin de ta vie,
je dédie cette offrande.
Que ne puis-je par elle
te rendre immortelle !*



I

SEMBLABLES à une main tiède qui viendrait, à travers le temps, se poser sur notre front fatigué, les souvenirs sont comme le souffle vivant issu des choses mortes et parvenu jusqu'à nous. Ils sont la chanson douce et lointaine de tout ce qui s'est tu pour toujours ; ils sont ce qu'il y avait de plus pur dans l'essence des choses disparues ; ils sont idée, lumière, esprit libérés du contact impur des hommes qui profanent toutes choses ; ils sont, enfin, les génies invisibles qui rendent vivante à mon esprit ma chère morte tant regrettée.

Les réalités du présent me fatiguent et m'endolorissent. Qu'il me soit permis de m'y soustraire et de revoir l'éclat rayonnant de ses yeux, la grâce et la sveltesse de son corps, sa main blanche et délicate, son pied d'enfant, son visage pâle, et jusqu'à cette douloureuse agonie qui en si peu de temps la conduisit au tombeau. Les années ont succédé à d'autres années comme en un rêve interminable durant lequel j'ai vécu absent, pour ainsi dire, de moi-même. Quelle soif je ressens à présent de cet amour si profond et de cette si douloureuse jeunesse !





II

DURANT mes heures de silence et de solitude, qui sont mes heures de vraie vie et d'immortalité, je me suis penché sur le profond abîme des choses, et j'ai senti s'emparer de moi un affreux découragement plus angoissant encore que la mort. Car je ne puis me contenter d'un univers infini, lourd, précis et fatigant, où se répètent sans cesse les mêmes formes au souffle fatal des mêmes lois, froides et monotones, qui, autant que le contact des hommes, remplissent mon âme d'ennui. Je ne puis me contenter de l'idée d'un Dieu, omniscient et tout-

puissant, créant le jouet des mondes sans effort, sans craintes, sans doutes et sans espoir, seulement parce qu'il ne peut penser sans créer; sorte de mécanisme solitaire qui ignore peut-être lui-même pourquoi et par quoi il existe. Je ne puis me contenter de la vérité, ni de l'esprit de vérité, au sein duquel tout s'évanouit, comme autant de reflets fugitifs de réalités non moins inconsistantes. La vérité est chose insaisissable et son attrait décevant et trompeur. Je ne puis, non plus, me contenter des fausses splendeurs d'une beauté qui n'est telle que pour l'homme, car toute forme est due à la fatalité, et il y a dans toute fatalité la négation d'un dessein de beauté. C'est pourquoi j'étouffe et je manque d'air, pourquoi une angoisse mortelle s'empare de mon esprit, comme si j'allais moi-même m'évanouir et disparaître dans le vide immense de tout ce qui existe.

Mais alors, du fond de ce désert, de cette nuit et de cette angoisse, tu surgis, amour, toi

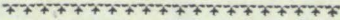
qui seul peux tout remplir et tout éclairer ; car tu es plus infini que l'infini, ô toi, espoir, essence et fin des êtres et des choses. Je reviens à la vie ; mon cœur bat joyeusement. C'est toi qui as créé Dieu, et l'univers, et la beauté, et la vérité. Et c'est pour toi seulement, et non pour moi, que je désire l'immortalité.

De quoi es-tu donc fait, pour être ainsi au-dessus de tout ce qui est humain ? Ni le désir, ni la piété, ni la douleur, ni la joie n'ont pu t'engendrer tel que je t'ai senti et que je te sens encore au fond de mon être. Qu'est-ce qu'il y a en toi qui te met ainsi même au-dessus de ce qui est divin ? Ni l'extase, ni la béatitude, ni la perfection, ni la soif d'infini n'ont pu te faire tel que je t'ai senti et que je te sens encore au-dedans de moi. Qu'as-tu donc, toi qui peux mettre dans les yeux plus de profondeur qu'il n'y en a dans l'immensité, plus de lumière que n'en contient le soleil, et qui poses sur de jeunes lèvres un sourire qui est comme le réveil

des mondes dans une aurore
sans fin ?

Durant mes heures de silence
et de solitude c'est à toi que je
pense toujours, ô mon aimée, et
à ta lente et douloureuse ago-
nie ; cette agonie qui a mis la
douleur dans tes yeux, la pâ-
leur sur tes joues et le déses-
poir dans ton cœur. Et, bien que
tu te sois évanouie pour tou-
jours, la lumière dont tu rayon-
nais fut si intense et si vive, que
le vide du monde est plein de
toi, et celui-ci s'éclaire et ac-
quiert un sens du vrai et du
beau qui me le fait aimer, me
donnant l'espoir de quelque
chose en dehors des mondes,
qui ne saurait être que toi.





III

CAR la lutte fut dure et cruelle entre ton amour et ta jeunesse et la mort. Je vivais sans sommeil, en pensant à l'angoisse de ton esprit. Comment as-tu pu supporter cette torture ? Comment pouvais-tu te soutenir et regarder face à face ta vie déjà dans les bras de la mort ? Lorsque tu dus te convaincre de ton imminente fin, quel amer torrent de larmes a dû couler le long de tes joues pâlies ! Et quelle angoisse que la mienne en pensant à ton silencieux désespoir. Je te voyais sourire, et ton sourire me faisait peur. Il y avait dans ton âme une

ombre qui chaque jour se faisait plus épaisse et plus menaçante.

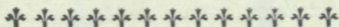
« Non, je ne puis pas mourir ainsi », soupirais-tu sans doute, pendant tes heures de noire tristesse. « Ne suis-je pas pleine de vie et d'amour ? Les amies qui viennent me voir restent silencieuses devant moi, et se regardent avec angoisse. Mais j'ai entendu leurs rires frais et joyeux lorsqu'elles n'étaient pas près de moi. Elles pensaient à la prochaine fête tant espérée, à la couleur de leur nouvelle robe, à la fleur à mettre dans leurs cheveux, à la parure de leur cou, aux petits souliers bien faits, au parfum délicat de leur mouchoir, à leurs gants, à leur éventail, et, dorant tout cela, à l'espoir d'un amour inconnu, d'une lettre reçue, d'un reproche à faire..... Mais penser à mourir ! Pourquoi, mon Dieu ! moi seule ne puis-je penser qu'à la mort ? Comme elles, ne suis-je pas jeune encore ? N'ai-je pas, moi aussi, de belles toilettes, et mes bijoux, et mes fleurs et mes parfums ? Et n'aimé-je pas comme jamais nulle femme n'a pu aimer

en ce monde ? Pourquoi ai-je été désignée pour avoir ainsi l'esprit torturé par l'épouvante de la mort ? O toi que j'aime si profondément, il n'y a plus pour ton aimée ni robes, ni fêtes, ni fleurs, ni bijoux, ni parfums ! On m'a tout cruellement arraché. Mes amies elles-mêmes, je les vois déjà lointaines, très lointaines, et une sorte d'ombre inconsistante et floue efface pour moi les contours de toutes choses. Toi seul me restes, ô amour, profond comme mon besoin de vivre. De vivre, dis-je ? Hélas ! je ne puis plus parler de vivre, mais seulement de mourir. Et voici le jour, et le ciel, et la mer, tout enveloppés de lumière, nous invitant à vivre, à aimer, à rire et à croire à une éternité d'allégresse. Et tout cela doit m'être ravi si tôt ? Oh ! l'horrible et sinistre dessein ! Non, je ne veux pas mourir ! Seigneur, mon Dieu, délivrez-moi de ce supplice, car trop cruelle est mon agonie. »

Et des larmes de feu ont dû brûler tes pauvres joues si pâles. Oh ! quel affreux martyr que

le tien ! Oui, c'était un dessein sinistre et pervers que de violenter ta jeunesse jusqu'à l'annihiler, et d'envelopper d'ombre ton amour pour l'éteindre finalement dans les ténèbres de la mort. Et personne n'implorait pour toi. On te laissait seule, absolument seule, dans le sein infini des cieux étoilés, pleins de silence et de beauté. Et, à la fin, tu es tombée dans les bras du spectre maudit que tu fuyais avec terreur. Sur ton amour et sur ta jeunesse la mort étendit son bras vainqueur. Ensuite tout s'est tu. Tu n'étais plus.





IV

C'ÉTAIT dans un grand temple gothique, tout ardent de lumière, le maître-autel illuminé jusqu'à la très haute voûte. Des guirlandes de fleurs ornaient les moulures dorées, étincelantes de reflets éblouissants. Un ange aux grandes ailes tenait une couronne de lauriers dans les mains, dans l'attitude de l'offrande. L'orgue répandait dans les vastes nefs une harmonie suave comme le parfum des violettes, et une paix mystique descendait d'en haut remplissant les âmes d'une douce béatitude. L'ineffable mystère de tout ce qui est sacré mettait du

recueillement dans l'esprit. La foule était innombrable ; mais je ne vis que des femmes, jeunes et jolies, qui se tenaient agenouillées. Moi seul étais debout. Devant l'autel, le prêtre, vêtu en grand apparat, s'agenouillait et se relevait, inclinant chaque fois la tête avec un religieux respect. On n'entendait pas une voix, pas un soupir. Seul l'orgue continuait à verser des flots de douce harmonie, à la fois paisible et triste, comme la lumière mourante du crépuscule. Je ne savais même pas pourquoi je me trouvais là. Tout ce que je puis dire c'est que ce recueillement, cette quiétude, cette paix me plongeait dans une sorte d'extase.

A la fin le prêtre leva lentement, solennellement les bras, tenant entre ses mains la pâle hostie consacrée. L'orgue se tut, et le silence se fit, profond et imposant. Au moment où l'hostie se trouvait ainsi élevée, comme un dieu enveloppé de mystères, le prêtre, avec une onction mystique, prononça ton nom ; ton nom qui vit au-dedans

de moi comme une lampe toujours allumée. Je tressaillis. Toutes les têtes de cette immense mer de jeunes et jolies femmes se tournèrent au même instant vers un point de la nef centrale, tout près de là où j'étais. C'était toi ! Toi, plus belle que jamais, toute de blanc vêtue, sauf une toque de velours noir posée sur tes cheveux. Tu étais agenouillée, une main appuyée sur ta poitrine, l'autre à l'abandon le long de ta jupe, ta jolie tête légèrement inclinée en avant. Un espace vide s'était formé autour de toi. Tes joues ne se colorèrent pas. Tu restas intensément pâle, et tu baissas tes paupières, comme deux larges pétales bordés d'une ombre délicate.

Ce furent là les instants les plus sublimes que mon âme ait jamais vécus. Tu ressemblais à un lis doucement incliné devant un autel. Ton angoisse te fit ouvrir les paupières et tu me regardas suppliante, avec des yeux qui disaient : « Oh ! viens à mon secours ! Je me sens défaillir. » Un immense sanglot me monta

à la gorge. J'aurais donné ma vie pour être alors à tes côtés, pour prendre ta main pendante et la baiser comme on baise une sainte. Pourquoi étais-tu angoissée et endolorie ? Pourquoi tes yeux imploreraient-ils ma protection ? Et je ne pouvais me mouvoir, enserré dans cette foule qui me tenait de tous côtés. Tous les regards restaient fixés sur toi, l'hostie consacrée dominant toujours de haut, dans un émouvant silence qui semblait nous accabler. Il n'y a pas de paroles humaines capables d'exprimer l'émotion profonde qui à ce moment-là agitait secrètement mon âme. Mais je te voyais, et j'aurais voulu continuer de te voir ainsi éternellement.

Graduellement, dans les mains tremblantes du prêtre, l'hostie descendit. Le cercle vide qui t'avait isolée se ferma, les têtes se tournèrent de nouveau vers l'autel et moi je restai toujours immobile, cherchant des yeux avidement l'endroit sacré où tu m'étais apparue. J'ai pu d'abord, pendant quelque temps, apercevoir ta jolie tête ; mais bientôt

une étrange confusion et une brume épaisse qui commençait à envelopper l'immense assistance te rendirent complètement invisible. Ton image, pourtant, était si intensément fixée sur ma rétine, que je te vois aujourd'hui encore telle que je te vis en ce jour. Mais, hélas ! tu n'es plus là, et tous les temples sont maintenant vides, car tu ne t'y agenouilles plus.

Sans que je m'en rendisse compte, les nefs ensuite se vidèrent. Bientôt après je vis avec terreur devant moi un catafalque couvert de drap noir à larges franges d'or, surmonté d'un cercueil tout blanc. Quatre hauts cierges brûlaient autour, soutenus par de grands candélabres d'argent. Près de la tête, trois prêtres en vêtements noirs galonnés d'or entonnaient un chant plaintif. Et puis je vis sortir de l'ombre, d'un pas léger et silencieux, cinq jeunes filles vêtues de blanc. Elles avancèrent, les mains croisées, vers le catafalque et là s'arrêtèrent. Je les vis lever les mains vers le cercueil, puis les abaisser. Et alors

celle qui était au centre, levant la tête, parla doucement ainsi :

« Tes cheveux épars – Sur ta blanche robe – Ne parfument plus tes sens, – Ni tes yeux, hélas ! fermés – Ne voient ta pâle beauté. = Une insondable mer d'amour – Se trouvait au fond de ton cœur ; – Tu t'y es plongée, oh ! douleur ! – Et tu as été submergée. – Eloignez de moi ce calice, ô Seigneur ! = Dors tranquille, douce sœur, – Dors dans ton étroit cercueil. – Il n'y a plus de jours pour toi – Ni de rendez-vous d'amour. – Ta jeunesse radieuse n'aura pas de lendemain. »

Elle se tut et, s'enlaçant, les jeunes filles commencèrent à tourner autour du catafalque, glissant silencieusement sur le brillant pavé de marbre, comme des êtres éthérés. Et pendant qu'elles tournaient, silencieuses et lentes, le prêtre prononça trois fois ton nom, comme s'il t'appelait pour te réveiller... Mais moi seul me réveillai, alors, tout tremblant d'angoisse et d'émoi.





V

J'AI besoin de croire que ton esprit vit toujours et que tu me vois, que tu m'entends, que tu souffres et pleures d'amour pour moi. Mais je ne veux pas penser que tu as un trône dans quelque paradis, d'où tu souris avec pitié sur ton amour et sur mon amour. J'ai besoin de croire que ton esprit vit, mais en m'aimant comme tu m'aimais ici, avec des larmes, des sourires, des extases, des délires et des insomnies. Je ne veux rien voir au-dessus de notre amour, ni dieux, ni paradis, ni éternités, ni pieuse commisération pour ceux qui s'aiment. Je

place notre amour plus haut que tout pouvoir. Car c'est lui, l'amour, qui verse sa tendre pitié sur les mystiques et sur les martyrs ; lui qui est fort et miséricordieux ; lui qui est éternel et infini. J'ai besoin de croire que ton esprit vit, mais je veux te voir pleurer silencieusement durant les nuits noires et cruelles, te voir boire des larmes amères à travers tes sanglots étouffés, et retenir d'une main tremblante les battements trop précipités de ton cœur.

Que de fois nous avons pleuré ainsi, toi et moi ! Et il semblait, en nous apaisant, que nous descendions d'un de ces hauts sommets où l'on cesse de se sentir mortel. Ces larmes étaient pour moi comme une source sacrée, car rien, dans le vocabulaire humain, ne peut exprimer ce qu'elles disent. Et combien ce qu'elles disent est encore peu comparé à ce qu'elles-mêmes ne peuvent pas traduire. Il y a, au fond de ces pleurs, un insondable abîme de choses extra-humaines. En te voyant ainsi pleurer, ce n'est pas moi

seul qui tressaillais ; le monde tressaillait également. Il y avait dans tes larmes d'amour douleur et joie universelles ; pures cimes resplendissantes de lumière et noirs abîmes d'où tout espoir semble banni. Si tu revenais à la vie et que tu ne pleures pas ainsi, ce ne pourrait plus être toi ; car tu serais alors dépouillée de ta vertu et de ta grandeur surnaturelles.

J'ai besoin de croire que ton esprit vit, parce que mes rêves de toi m'angoissent et me consomment. Tantôt je voudrais pouvoir m'en libérer, tantôt je crains qu'ils m'abandonnent. Car ce n'est que dans mes rêves que je puis encore te voir vivante, sans que jamais le moindre doute sur la réalité de ton existence vienne m'y troubler. Jamais, lorsque je te vois ainsi, il ne m'arrive de dire : c'est un rêve, j'ai déjà rêvé cela d'autres fois, comme c'est souvent le cas pour d'autres rêves. Toujours une si entière confiance en la réalité de ton être ! Mais je te vois aussi morte, parfois, enveloppée de vêtements noirs, ou

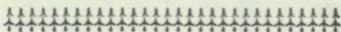
bien fuyant la mort avec terreur. Et tantôt mon âme est inondée de joie, tantôt c'est l'angoisse qui me dévore.

J'ai besoin de croire que ton esprit vit, parce que, réveillé, je ne te trouve nulle part, et je ne puis échapper à la réalité de ta mort. Si un instant je crois que je te revois, c'est un éclair et rien de plus. Un désert constamment reste étendu devant moi. Elle fut ! C'est tout ce que je peux dire. Elle a fait ceci, voilà où elle était, elle sourit, elle pleura..... Peux-tu comprendre ce tourment ? Lorsque ton image m'apparaît, aux heures d'extase silencieuse, j'étends anxieux mes bras..... Hélas ! ce n'est pas toi, c'est une vaine hallucination de mes sens, un fantôme, un mensonge et une déception, malgré que, même ainsi, il me soit si doux de te voir. Si ton esprit vivait, tu ne t'évanouirais pas ainsi, tu ne pourrais pas être mensonge et illusion, étant vie et réalité. Je te sentirais comme je te sentais lorsque, tout frémissant d'émotion, j'étais à tes côtés. Eveillé,

je ne te vois ni ne te sens ainsi.
Tu ne vis plus que dans mes
rêves, et encore par moments.
Ainsi, éveillé ou en rêve, c'est
pour moi l'angoisse continue.

C'est pourquoi j'ai besoin de
croire que ton esprit vit, afin de
te voir et d'être vu de toi, de
t'entendre et d'être entendu, de
t'aimer et d'être aimé, de souf-
frir par toi et de te voir souffrir,
de pleurer pour toi et de te voir
pleurer, et afin surtout que nous
puissions être un jour réunis
enfin pour toute l'éternité.





VI

Où suis-je ? Quel est ce village ? On dirait un hameau suisse. Il est sorti tout à coup de l'ombre, tel un fantôme durant nos rêves. Il se peut que je sois en voyage dans quelque pittoresque vallée des Alpes. Les contours maintenant se fixent, les formes se remplissent de lumière et le relief du réel s'impose. Je suis au milieu d'une vaste place, avec tout autour de jolies maisons, couvertes de hauts toits pointus. Une de ces maisons, en face de moi, a un escalier à double rampe, appuyé contre le mur. La porte du perron est fermée. Tout paraît souriant et

tranquille dans ce petit coin de village perdu au fond de la montagne. Le jour baisse, et la lumière a quelque chose d'immobile et de froid qui produit un étrange malaise. Je distingue bien l'escalier, mais tout le reste est vague, indécis, comme quelque chose qui bientôt ne sera plus. Je ne perçois aucune rumeur, et ce silence me produit l'inquiétude de celui qui attend ce qu'il n'espère pas.

Tout à coup je vois arriver vers la place un essaim de gracieuses jeunes filles, vêtues de jolies robes aux couleurs vives, avec des coiffes blanches sur leurs cheveux noirs. Elles se mettent en file, s'approchent de l'escalier qu'elles montent et descendent sans arrêt, comme une vivante guirlande de fleurs. Elles continuent ainsi, légères et gaies, semblant s'entretenir doucement entre elles. Je ne me demandai pas où pouvaient bien aller toutes ces jeunes filles, ni pourquoi elles montaient et descendaient de la sorte les marches de ce perron, passant devant un portail fermé. Je crois

que toutes les portes et toutes les fenêtres étaient fermées également, mais sur ce point mon souvenir est resté vague. Il y avait sûrement dans cette place des groupes de personnes qu'il ne me fut pas possible de voir, car elles étaient, me semble-t-il, derrière moi, dans une pénombre que je sentais sans pouvoir me l'expliquer. Et peu à peu la lumière fut s'affaiblissant jusqu'à prendre les tonalités du crépuscule.

Soudain je sens mon cœur bondir dans ma poitrine. Elle est là ! C'est elle qui monte aussi ! O forme sereine et radieuse ! Sa démarche est pleine de noblesse, et lorsqu'elle arrive au haut du perron elle me regarde, me sourit et descend comme une vision d'amour. Je les vois alors se diriger toutes vers le grand portique éclairé d'un temple dans lequel elles pénètrent, disparaissant ainsi l'une après l'autre. Le crépuscule laisse tomber, de plus en plus épaisse, son ombre triste et mélancolique, et la lumière dorée du temple se reflète seule sur le pavé, à l'extérieur.

En la voyant arriver au haut du portique, je fais quelques pas en avant pour la rejoindre, anxieux de la sentir près de moi. Alors, souriante, elle me regarde, me dit « non » de sa blanche main et pénètre elle aussi dans l'intérieur du temple.

Je reste immobile, le cœur endolori. Pourquoi me refuser ce bonheur, puisqu'elle sait qu'il n'en est pas d'autre qui puisse éteindre ma soif d'amour ? Toutes sont entrées maintenant, et le silence s'est fait partout. Des hautes nefs du temple nulle rumeur n'arrive. Dans quel but tant de jeunes filles richement vêtues y sont-elles entrées ? Elles ne prient donc pas ? Que font-elles ? Pourquoi y a-t-il avec elles celle que j'aime si éperdument ? Comment est-elle venue là ? Est-elle seule ? A-t-elle quitté pour toujours son foyer si loin d'ici ? Toutes ces questions m'assaillirent à la fois, et je ne pus trouver de réponse à aucune. Mais bientôt mon inquiétude se dissipa et je restai plongé dans une vague inconscience. Il faisait nuit

maintenant, et il ne restait dans ma rétine que la vibration lumineuse de la clarté jaillissant du grand portique. Mais au-dedans de moi brillait avec une intensité accrue la lampe du souvenir, suspendue au-dessus de l'image de celle que mes yeux avaient vue. Car je l'avais sûrement vue monter et descendre les escaliers, me regarder en souriant et me dire « non » avec sa main si blanche. C'est donc qu'elle vivait. Pourquoi alors suis-je ainsi tourmenté par l'idée lancinante et persistante de sa mort ? Pourquoi ne suis-je pas toujours éveillé comme je le suis en ce moment ?

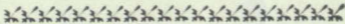
Je regarde autour de moi et je ne vois plus ni place, ni temple, ni lumière. Dans l'ombre tout s'est évanoui. Je me trouve maintenant sur une plage sablonneuse, qu'avec un doux murmure l'onde marine vient caresser. Je marche devant moi, sans savoir où je vais. Une faible clarté qui rayonne du sable guide mes pas ; mais mon cœur est oppressé comme par une peine profonde. Soudain j'en-

tends au loin les suaves mélodies d'un orgue, et je m'arrête. Je regarde à ma droite, et mes yeux émerveillés aperçoivent deux hautes fenêtres gothiques, inondées d'une vive lumière, brillant à travers de merveilleux vitraux. C'est de là que jaillit le flot de douce harmonie. Un instant je reste en extase; et puis une voix très suave dit tout près de moi : — « Le prêtre vient de les unir pour toujours. L'époux emmène son épouse. »

Je sens alors une vive impulsion qui me force à courir, et m'élançant vers ces deux grands yeux ardents je cours, délirant, sur ce sable mou dans lequel mes pieds s'enfoncent. J'arrive enfin sur la terre ferme, et je me trouve dans une étroite et sombre ruelle, le long de laquelle je continue de courir, puis à travers d'autres ruelles pierreuses et tortueuses. Dans l'une d'elles je butte et je tombe. Quelle fatigue pour me relever ! Haletant, je recommence à courir, étreint par une horrible angoisse, car je ne sais si je m'approche ou si je m'éloi

gne de mon but. Alors j'entends un bruit de pas nombreux, comme d'une foule qui défile. Laissant derrière moi la dernière ruelle, j'arrive à une large rue, toute éclairée et remplie de monde. Que se passe-t-il là ? Je regarde droit devant moi et je vois un enterrement. Quatre belles jeunes filles supportent sur leurs épaules un cercueil blanc, que leur marche cadencée fait onduler doucement. Suivent derrière, avec leurs blanches coiffes, toutes les jeunes filles qui tout à l'heure montaient et descendaient le perron sur la place disparue. Mais elle, je ne la vois nulle part, et c'est en vain que mes yeux la cherchèrent anxieusement. Oh ! se peut-il qu'il y ait une angoisse pareille à celle que je sentis en ce moment ? Morte !

En passant près de moi, une des jeunes filles demanda, avec une curiosité enfantine : — Est-ce le voyage de noces ? Et sa compagne lui répondit : — Oui, mon amie. Ne vois-tu pas la couronne blanche ?



VII

C'EST toi qui me l'as raconté. Tu éprouvais le besoin de sortir, de faire de longues promenades, de respirer l'air libre des champs, de réjouir tes yeux par la vue des arbres, des taillis, des montagnes bleues, de sentir l'âpre odeur de la terre mouillée et le parfum vivifiant de l'herbe fraîche. Et tu sortis, accompagnée par ton frère. Tu te sentais alerte, me disais-tu, avec des envies de suivre des sentiers, de monter des côtes, d'écarter des branches, de secouer des insectes et de boire du lait écumant fraîchement tiré de la mamelle rosée. Tu te sentais alerte, et

d'un pas léger tu laissas derrière toi les rues et les maisons, l'animation des magasins et le bruit fatigant des chariots.

La terre encore tout humide, on respirait un air pur et transparent que tes poumons délicats buvaient avec délices, et un rayon d'espérance brilla dans tes beaux yeux noirs. Oui, tu vivrais; tu vivrais, comme vivaient les oiseaux qui, à quelques pas de toi, picoraient sur le chemin. Et tu marchais en avant, en avant, heureuse et fière de te sentir aussi alerte et aussi légère. Le ciel, d'un bleu limpide, élargissait l'espace jusqu'à l'infini. Comme on respirait bien ainsi! Ce qui fait que dans les villes on se sent la poitrine oppressée, disais-tu, c'est que l'air est rare dans les maisons, et le peu qu'il y en a est nécessairement lourd et vicié. Comment pourrait-on être malade sous un ciel si pur et si bleu, avec, d'un côté, les montagnes toutes boisées, et de l'autre la mer immense doucement ondulée par la brise?

Et, pleine d'animation, tu con-

tinuais ainsi de marcher, tes joues déjà toutes rosées, ton pas ferme, svelte et belle comme toujours. Jamais tu n'avais contemplé un aussi délicieux panorama. Bientôt le paysage changea. A ta droite, sur le bord du chemin, des masses de blocs basaltiques s'élevaient jusqu'à une très grande hauteur, avec des entailles et des chapiteaux, semblables à d'immenses cathédrales alignées sur ton passage. Et à gauche, au-dessous de toi, des rochers, de l'écume et la mer. Devant toi, à travers de rares et rachitiques buissons, le large sentier serpentait en grandes courbes, suivant le contour de la côte. Là-bas, à l'horizon, la trace étendue d'une ombre qui se dissipe, et, à grande distance, un point noir à peu près imperceptible. De blanches mouettes agitaient leurs ailes sur la mer.

Depuis longtemps tu marchais, tu marchais, droit devant toi. Ta démarche n'était plus aussi légère, et, bien malgré toi, tu t'appuyais de plus en plus sur le bras de ton frère. C'est

que ton mal, lui, ne dormait pas. A un tournant du chemin tes yeux grands ouverts aperçurent, comme un gouffre noir, l'entrée d'un tunnel, au pied d'un promontoire tombant à pic sur la mer. — Rentrons, dis-tu. Je n'aime pas cet endroit. J'ai peur. — Ah! oui, peur de t'enfoncer dans cette obscurité, peur d'y entrer et de n'en pas pouvoir sortir, peur de sentir sur toi tant de terre, tant de terre. Tournant le dos au noir spectre, tu te hâtas pour le retour. De temps en temps tu regardais en arrière, anxieuse de laisser cette vision loin, très loin de toi. Elle disparut au tournant du chemin et, enfin, tu respiras, débarrassée de ton pénible cauchemar.

Alors ta démarche se fit lente de nouveau. Quelle fatigue tu commençais à sentir ! Il semblait que l'espace se rétrécissait et se fermait de tous côtés, que tu n'avais plus assez d'air. Lentement tu continuas de marcher, pâle et rosée à la fois, moite de sueur, secouée par de soudains frissons qui, comme une vague glaciale, parcouraient

ton corps délicat. Tous tes espoirs s'évanouirent, et avec eux l'incomparable éclat de tes yeux noirs. Tu éprouvais un grand, un immense besoin de pleurer ; mais tu fis un grand effort et tes larmes ne jaillirent point. Ton seul désir maintenant était d'arriver chez toi pour t'étendre, exténuée, sur ton moelleux lit de repos.

La mer, maintenant, se trouvait à ta droite. Les arbustes, les blocs altiers de basalte, les noirs rochers défilaient tour à tour à chaque tournant du chemin, pendant que toi tu te sentais de plus en plus lasse et affaiblie, la poitrine plus oppressée, le cœur plus rempli de désespoir. Tout à coup tes yeux fatigués aperçurent, là-bas près du rivage, un grand carré de terre fermé par des murs tout blancs, au-dessus desquels surgissaient des croix de pierre, des anges de marbre blanc, et, à chacun des angles, un groupe de hauts et sombres cyprès. Tu ne pus supporter cette sinistre vision. Vacillante, tu fis quelques pas, et tu tombas évanouie sur la terre, sur cette terre

qui bientôt devait te recevoir pour toujours dans son sein humide et ténébreux.

Quelques semaines plus tard, à peine, tu gisais, pâle et rigide, dans ton cercueil, tes mains de cire posées sur ton inerte poitrine, tes paupières fermées pour toujours. Et depuis cet instant cruel la douleur habite en moi.





VIII

DEPUIS que tu m'as quitté, il semble que pour moi aient disparu aussi les jours ensoleillés, les rumeurs de la vie, les visions de la fantaisie, l'enthousiasme, les rêves, les surprises, tout ce qui fit en d'autres temps le charme de mon esprit. Semblables à des papillons pourchassés, ils se sont enfuis pour toujours et je ne les retrouve plus, bien que je regarde de tous côtés. C'est que ton image, toujours présente, remplit à un tel point mon âme qu'il n'y a plus en elle de place pour rien d'autre.

Que fais-je donc ici, enveloppé dans cette profonde obscurité

de toutes choses ? De quel côté me tourner pour trouver un appui dans cet univers déjà si rempli d'ombres ? Est-ce lui qui est mort ou est-ce moi ? Pourtant je sens en moi une racine, robuste comme un chêne, qui m'attache, malgré tout, à l'existence : la pensée. Penser, c'est même plus que vivre. Penser, c'est refaire tout ce qui a été créé, c'est ressusciter éternellement. Penser, en un mot, c'est créer. Tout paraît se précipiter et tomber dans je ne sais quel abîme ténébreux ; rien cependant n'est perdu pour celui qui pense. Le pouvoir qui entraîne les mondes comme de simples grains de poussière, est impuissant à éteindre une seule étincelle jaillie de mon cerveau sous forme d'idée. Je m'accroche donc à ma pensée comme le naufragé à sa planche de salut.

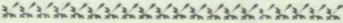
Et aux heures tristes, de ton invisible demeure, doucement tu lui parles, à ma pensée, toi qui laissas mon âme déserte et ta maison vide comme une désolation. Tu lui parles les jours de fatigue, lorsque l'esprit se sent défaillir, assailli par les instincts

égoïstes des hommes et par leur soif insatiable de pouvoir et de richesses. Tu lui parles aussi aux heures de mécontentement causé par d'autres heures d'inconscience, durant lesquelles l'esprit se trouve absent. Tu lui parles alors d'effort, d'amour et d'un espoir secret d'immortalité. Tu lui parles d'une réalité future d'ascension sans fin vers des hauteurs sans limite. Tu lui parles, enfin, de tant de choses lumineuses et pures, que tu lui donnes la force et le courage de continuer. Et c'est pourquoi je vis.

Ah ! les hommes, les hommes ! Pour la plupart d'entre eux, pour presque tous, penser est une grande fatigue. A peine ont-ils obtenu une place dans ce misérable banquet de la vie, qu'ils sourient, se serrent les mains, comme si eux-mêmes s'étaient discerné le triomphe. Comment peuvent-ils dormir tranquilles ? Comment peuvent-ils être satisfaits ? Comment ne sentent-ils pas le vide en eux-mêmes ? Comment ne s'aperçoivent-ils pas qu'ils passent dans le monde

comme des ombres ? L'amour pour eux, n'est qu'une ridicule grimace juvénile. Pour eux, la méditation est une insanité de l'âge mur. Ils sont quelque chose d'infiniment au-dessous des sépulcres blanchis, car dans toute tombe il y a un secret terrifiant, alors qu'eux ils sont simplement vides.

Si je vis, c'est parce que tu m'as laissé tout imprégné de ton amour et parce que je suis méditatif. Une plume qui tombe de son nid, un ver luisant sur le bord d'un chemin, une vague déferlant sur la plage, un chant lointain qui se meurt lentement, tout agite et élève ma pensée au-dessus du vivre stérile et mesquin. Ma pensée seule me soutient; par elle je suis sauvé. Et c'est pourquoi je vis encore, dans cette profonde obscurité des choses que, en partant, tu m'as laissée.



IX

LES rêves de toi m'angoissent et m'obsèdent, mais je ne puis m'en séparer. Je t'attendais près de ta porte, sans savoir que tu allais sortir. Je ne sais l'heure qu'il était; tard dans la nuit. La rue était déserte; cette rue qui tant de fois me vit passer pour t'entendre, pour te voir. A peine si la faible lueur d'une misérable lanterne déchirait un lambeau d'ombre, et beaucoup plus loin une autre, presque imperceptible au milieu de la masse noire dont tout était enveloppé. Parfois une violente rafale entraînait, avec une rumeur sinistre, dans

la rue silencieuse et noire, comme d'invisibles amas de feuilles sèches. Portes, fenêtres, tout était fermé. Dans le lointain, j'entendis le bruit de pas qui s'éloignaient. Et je sentais un grand malaise et une étrange inquiétude. M'approchant de ta porte, je restai un moment à écouter. Ni pas, ni la moindre rumeur. Mais je t'attendais toujours, sans savoir que tu allais sortir. J'avais passé tant de temps sans te voir ! J'avais une telle soif de tes yeux brillants et profonds ! Et tu tardais, tu tardais.

Enfin, sans que j'entendisse tes pas, non plus que le bruit de ta porte, tu m'apparus, accompagnée de ton frère, vêtus de deuil tous les deux. Oh ! que ce costume noir m'a fait souffrir ! — Allons, me dis-tu. Et tous les trois nous nous mîmes à marcher comme trois ombres, moi sans savoir où nous allions, ni pourquoi tu étais sortie à pareille heure de chez toi. De temps en temps tu tournais la tête en arrière sans rien dire, et tu accélérais le pas. Je te sui-

vais, inquiet et joyeux à la fois. Etre près de toi était mon seul et ardent désir; et c'est pourquoi je ne pensais pas au mystère qui entourait cette étrange promenade nocturne.

Un peu après tu me pris le bras et tu me dis, avec des yeux inquiets: — Ne vois-tu pas qu'on me suit toujours? — Qui? t'ai-je demandé, en tournant la tête. Tu ne répondis pas et, de plus en plus vite, nous continuâmes de marcher. Je ne sais pas comment tu pouvais marcher de la sorte, toi qui perdais haleine pour monter les quelques marches de l'escalier de ta maison. Peut-être étais-tu guérie de ta si pénible maladie. Oui, tu étais guérie, et cette étrange promenade était comme une réjouissance de ta jeunesse rendue à la vie. Pas le moindre signe d'oppression ni de fatigue. Le pas ferme, rapide, décidé.

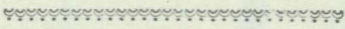
Plongeant de nouveau tes yeux grands ouverts dans l'ombre que nous laissions derrière nous, tu dis, d'un air plus inquiet encore: — Oh! on m'attrapera, tu vas voir qu'on m'attra-

pera! — Tu rêves, t'ai-je dit. Personne ne te poursuit. Je suis près de toi ; serre-toi bien contre moi. — Plus vite, plus vite, dis-tu en me serrant convulsivement le bras. Et nous marchâmes plus vite pour te complaire. Te sentant trembler de peur, j'eus peur, moi aussi, sans savoir de quoi. La rue semblait n'avoir pas de fin, et la nuit devenait de plus en plus noire. Le bruit de feuilles sèches se fit entendre un moment derrière nous, s'approchant sinistrement.

Vois-tu ? vois-tu ? dis-tu alors. — Non, je ne vois rien, t'ai-je répondu. C'est une rafale de vent qui envahit la rue entièrement déserte. Oh ! je t'en prie, mon amie, calme ton anxiété, aie confiance en moi, fais cesser ton inquiétude. Tu vas t'éteindre de fatigue, malgré que tu aies récupéré la force et la santé, car il n'est pas de corps, si vigoureux qu'il soit, qui puisse résister à une marche aussi rapide. Pense à toi, à moi, à notre amour ; modère ton allure...

— Oh! que ne puis-je voler !
t'es-tu écriée avec une angoisse
profonde, tournant tes regards
vers l'ombre qui s'enfonçait der-
rière nous. — Oui, nous vole-
rons, je sais comment on vole,
te dis-je en te serrant le bras.
Et faisant un léger effort, mes
pieds quittèrent lentement le
sol et nous restâmes suspendus
dans l'espace. Nous continuâmes
alors d'avancer d'un vol suave,
serein, rapide et silencieux. Tu
me regardas, tu souris ; et ce
regard et ce sourire furent pour
moi comme un soleil radieux
dans cette nuit obscure. Tu
tournas de nouveau tes yeux
vers l'ombre, et encore une fois
je sentis trembler ton bras qui
enserrait le mien. Tout à coup
tu poussas un cri, cri horrible
d'une terreur infinie. Mes che-
veux se hérissèrent et... je me
réveillai.





X

C'ÉTAIT le deuxième été de ta cruelle maladie, le dernier, hélas ! de ta vie. De ta vie ! de ta vie ! Oh ! sinistre fatalité ! Quand je pense que tu n'as déjà pas pu alors retourner sur notre plage délicieuse, caressée par la brise marine et le doux murmure des eaux, la nuit se fait dans mon esprit et toute existence me paraît odieuse. Et tu n'y es jamais retournée. Et la plage est toujours là, et les rochers, et l'écume et la lumière, tout cela t'attendant en vain. J'ai été, moi, les revoir, après tant d'années passées, et j'ai entendu la mer murmurer ton

nom entre les rochers et, au-dessus des flots, le vent soupirer après toi. Et j'eus peur, me voyant là si seul.

Nous étions sur le bord du talus. Toi et tes amies vous teniez vos fines lignes tendues au-dessus de la mer. A l'arrière, mon ami et moi nous vous regardions en souriant. A chaque instant, impatientes, inquiètes, vous tiriez l'hameçon hors de l'eau. Toujours rien ! Les jolis poissons argentés ne se laissaient pas tromper par des mains féminines. Je me moquais un peu de ton talent de pêcheuse. Tu me faisais alors une jolie moue ennuyée et offensée et tu jetais à l'eau de nouveau le traître hameçon, rêvant d'un gros poisson, enfin pris. Tes camarades riaient en écoutant les plaisanteries de mon ami. Les lignes montaient et descendaient à chaque instant, et... toujours rien !

Mais quelle lumière, quelle mer, quel ciel, quel horizon, quelle brise fraîche et délicieuse ! Sur les rochers humides se mouvaient lentement les crabes

noirs, à côté de franges d'algues rouges ou bleues. Dans les grandes mares, les agiles petits poissons restaient immobiles et comme endormis, bien qu'agitant de temps en temps leurs délicates et transparentes nageoires. Des crustacés de couleurs variées étendaient leurs pinces de-ci de-là, à la recherche d'une proie. Et l'eau, aussi lisse que du verre, accueillait et protégeait toutes ces petites vies.

A la fin, parmi les cris et l'émoi, une de tes amies tira en l'air un beau poisson qui s'agitait au bout du fil, comme s'il dansait d'allégresse. Il alla tomber en sautant sur les rochers jaunâtres et glissants. Tous nous nous précipitâmes. Aucune d'entre vous n'osa le saisir pour lui enlever l'hameçon. Vous approchiez la main, le petit poisson faisait un saut et vite vous reculiez toutes, effrayées et poussant des cris. Je me dévouai alors pour mener à bien cette terrible opération, et, prenant le poisson par la tête, je vous le faisais voir, argenté et tout tremblant, comme de la nacre vivante.

— Oh ! qu'il est joli ! Je veux moi aussi en prendre un, disais-tu un peu vexée. Et vous alliez toutes reprendre vos lignes en courant, décidées à vider la mer entière de ses poissons.

En vous contemplant ainsi, attentives et réjouies, je sentais mon cœur frissonner. Des rafales de gaieté agitaient par moments nos âmes juvéniles. Des bruits de baisers et de rires semblaient jaillir des eaux inquiètes frappant doucement les rochers. Vos cheveux brillants, vos robes claires, vos rubans rouges, bleus ou émeraude, étaient comme des visions de fleurs vivantes et avides de lumière. Et toi, entre toutes, tu te dressais, svelte et gracieuse, idéale et immaculée, remplissant tout l'espace de jeunesse et d'amour.

La chance capricieuse te frôla, toi aussi, de son aile. Tu jetas un cri aigu, et nous vîmes tous en l'air un joli poisson nacré s'agitant fébrilement. Il tomba sur toi qui, effrayée, le rejetas de nouveau dans l'espace. Et nos rires faisaient chœur à ton invincible peur. Deux ou trois fois il

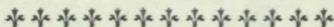
s'approcha de toi, et chaque fois tu le rejetais en poussant des cris d'anxiété et de frayeur. Tout à coup le poisson tomba à la mer. Nous nous approchons tous et le voyons, étourdi, qui flotte au gré des vagues et s'éloigne le long du talus. Nous courûmes après lui, jetant les lignes à la mer pour l'attraper. Mais le poisson avançait toujours, agitant de plus en plus sa queue agile et transparente. Quelle angoisse que la tienne ! Tu courrais, tu te buttais et, les joues ardemment colorées, tu te remettais à courir, demandant secours à la terre et aux cieux. A la fin, mon ami put attraper le poisson et il te le remit, tout tremblant entre ses mains. Tu eus pour mon ami un long regard de reconnaissance. Et ce pur regard devait, plus tard, te faire verser quelques larmes. T'en souvient-il ? Ah ! la vie, la vie !

Tu ne voulus plus continuer à pêcher ; et nous revînmes à la plage sablonneuse que lèchent sans répit les flots, en grandes courbes d'écume. Vous couriez comme des folles. Une de tes

amies plaça le poisson fugitif sur un rocher isolé et, enlaçant vos mains les unes avec les autres, vous vous mîtes à tourner autour du rocher, comme une ronde de jeunes grecques célébrant un hyménée. Et comme vous riiez ! Puis, reprenant vite votre envol, vous vous êtes éparpillées, telle une bande d'oiseaux. Te souviens-tu, te souviens-tu de cette grande joie de ton âme juvénile ? Vous auriez toutes voulu vous rouler sur le sable, comme des enfants grisés par le jeu. Vous auriez toutes désiré avoir des ailes, pour partir avec les mouettes et voler, voler indéfiniment sur la mer immense et bleue. Comme on respirait bien, là, dans cet air pur mêlé d'âcres senteurs marines ! Et avec quelle aisance et quelle force on sentait son sang circuler dans ses veines ! Vous couriez au-devant des flots pour fuir ensuite en poussant des cris, vos cheveux s'agitant au vent. Vous chantiez, vous riiez. Quand je pense à tout cela, il semble qu'au dedans de moi s'agite encore votre joie effrénée.

Soudain tu vins vers moi, lentement, l'air soucieux. Un instant tu restas silencieuse, puis, sans oser me regarder, tu me dis : — Dis-moi, comment les poitrinaires commencent-ils à être poitrinaires ? — Es-tu devenue folle ? t'ai-je répondu. Qu'as-tu besoin de me parler de malades ? Parle-moi plutôt de notre amour, de notre bonheur, de notre allégresse. — C'est que je sens ici une oppression, dis-tu en mettant ta main sur ta poitrine, une oppression qui me fait beaucoup souffrir. C'est comme si je manquais d'air. Je ne dis cela qu'à toi seul. — Eloigne vite de ton esprit ces craintes inutiles. C'est mal n'attaque que ceux qui travaillent à l'excès et vivent dans des demeures sordides et malsaines. Nous sommes, toi et moi, à l'abri de ses atteintes. — Peut-être as-tu raison, oui, peut-être, répondis-tu. Et tu courus vers tes camarades, pensive et tourmentée. Pour moi, je crus alors voir comme une ombre sinistre suivre de près tes pas légers.





XI

QUAND tu étais encore parmi nous, la certitude de mon bonheur éloignait parfois de toi ma pensée. Maintenant que tu n'es plus là, mon esprit rejoint ton esprit à tous les instants de ma vie. Jamais je ne t'ai cherchée avec autant d'ardeur que j'en mets à présent à ta recherche. Tu es infiniment loin, et il serait pourtant impossible que je te sente plus intimement unie à moi. Peut-être n'es-tu partie qu'afin d'être tout entière ma propre pensée, et faire en même temps de moi ta pensée même. Si c'est cela mourir, la mort donne plus que la vie : elle donne

l'immortalité. Plus je m'approche des choses de ce monde, plus je me sens éloigné d'elles. Plus la dure réalité m'a éloigné de toi, plus je te sens tout près, au fond même de mon âme. Rien ne pourrait désunir ce qu'un premier amour a uni au commencement de la vie. L'amour et la mort sont également immortels.

Jamais je n'ai été si loin de beaucoup de mes amis que lorsque j'étais avec eux. Jamais je n'ai été plus près de toi que depuis que tu m'as quitté. La distance, le temps, l'éternité fondent mon esprit dans ton esprit comme une flamme dans une autre flamme. Je fuis mes amis, quand je le peux, parce qu'ils s'approchent trop de moi. Et je m'unis à toi, parce que mes yeux ne peuvent plus te voir. Loin ou près, tu es pour moi l'expression sincère de la vie. L'amitié, en ce monde, n'est le plus souvent qu'un mot d'hypocrisie et une fatigue pour l'esprit. Ton amour et mon amour ont la parfaite transparence de la vérité.

Pour te voir et pour te parler

je cherche les plages désertes, les rochers battus par les vagues légères d'une mer tranquille. Toi tu es aussi au bord d'une autre plage, où le pêcheur craintif accélère le pas. Par l'ondulation éternelle de ses flots, cette mer immense nous réunit. Peut-être que cette vague qui s'agite là sous mes yeux a murmuré aussi près de ton lointain rivage, et qu'elle m'apporte jusqu'ici un reflet de l'azur qui entoure ta demeure silencieuse. Nous nous sommes ainsi rencontrés, toi et moi, bercés dans le va-et-vient rythmique et ininterrompu des choses universelles. Notre dialogue se tient sur des hauteurs inaccessibles à l'égoïsme et à la malice des hommes; car nous possédons librement la plénitude des choses pures. Il n'est pas une seule de nos pensées qui n'ait sa part de la lumière qui éclaire le fond de toute réalité. Pas une seule parole vide, comme celles des amis que je fuis.

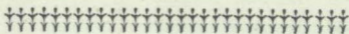
Ah ! oui, il m'est doux d'évoquer ton souvenir dans l'auguste solitude de cette plage et de cette mer. Derrière cet horizon

qui invite à respirer librement et à universaliser la pensée, je vois s'approcher vers moi, comme une blanche vestale, ta forme pleine de lumière et prête à transformer la mort en vie éternelle. Jamais nous n'avons été plus près ni plus unis. Pour nous, le temps et la distance s'évanouissent, comme cette vague légère qui agite un instant les algues délicates dans le creux des rochers. La mort elle-même se soumet devant cette immortalité de l'idée pure dont notre esprit est tout pénétré.

Je te sens près de moi, je te sens en moi, comme un souffle tiède et comme une vivante lumière. Le murmure des flots est peut-être ton murmure. L'azur de ce ciel pur, c'est peut-être ton voile. Tout entier tu m'imprègnes et tu m'enveloppes. Jusqu'à ces algues de pourpre, d'or et d'émeraude qui semblent avoir ta délicatesse, ta grâce et ta fraîcheur de fleur à peine entr'ouverte. Si un nuage vient à passer sur ce fond bleu et transparent, il est blanc et léger comme toi. C'est pourquoi je

viens ici te chercher et poursuivre mon dialogue avec l'essence de ton esprit immortel. Comme il me serait doux de m'endormir ici pour toujours, toujours enveloppé par toi !





XII

TA maison était vide, la porte ouverte, déserte la cour. Les passants tournaient la tête, comme si un grand malheur était arrivé là. Et on me regardait, moi aussi. Je me tenais immobile, les yeux fixés sur la solitude de ces fenêtres où tu m'apparaissais jadis, comme une vision d'amour. Ah! quelle angoisse dans mon attente! Ta triste demeure n'était plus que silence et solitude; elle avait tous les aspects de la mort. Rempli de crainte, je fis quelques pas vers la porte, et j'entrai. La cour était entièrement vide et les jolies plantes qui l'ornaient

avaient disparu. Je montai l'escalier que tant de fois j'avais monté pour te voir, sous prétexte d'aller chercher ton frère. La galerie, elle aussi, était déserte et vide et mes pas résonnaient dans toute la maison. J'eus peur ; oui, peur d'une vision effrayante, peur du froid contact de quelque être invisible. Dans ce silence terrifiant je me mis à écouter ; mais un repos d'éternité semblait tout envahir. Seuls se faisaient entendre, violents et précipités, les battements de mon cœur. Soudain, ma respiration s'arrêta, et je crus entendre un soupir. J'écoutai encore. Rien. Tout était vide et silencieux.

Et là, pourtant, tu avais vécu, et tu étais la joie et la lumière de ce foyer. Pourquoi ni toi, ni les tiens, n'y étiez-vous plus ? Quelle sinistre rafale vous avait arrachés de cette douce demeure qui avait abrité ton enfance et ta jeunesse ? Je sentais circuler à travers cette désolation une ombre qui me faisait tressaillir. Il me sembla que ce fût la destinée des vies humaines qui venait

savourer son triomphe. La solitude et le silence semblaient darder sur moi leur regard énigmatique et froid. Et j'eus peur. Tout à coup je crus entendre le léger bruissement de ta robe, qu'il ne serait pas possible de confondre avec aucune autre rumeur. Plein d'anxiété, j'écoutai ; mais seuls les battements de mon cœur me répondirent. Je me dirigeai alors vers le salon, à l'extrémité de la galerie. Mes pas résonnaient de plus en plus lugubrement. J'entrai. Les fenêtres étaient ouvertes. La lumière qui passait à travers était dorée, comme si elle eût reflété l'incendie d'un beau coucher de soleil. A un angle du salon je vis le piano ouvert, un cahier de musique sur le pupitre comme si un être invisible, surpris par mon arrivée, venait de jouer là. Eloigné du mur, à l'abandon, se trouvait le canapé. Tout le reste de la pièce était vide entièrement. Je fus pris comme par l'idée d'un crime, de quelque chose de terrible dans cette impressionnante solitude.

Ah ! que tout cela, jadis, était

aimable et riant ! Tes jolies petites sœurs venaient m'accueillir en courant, se regardaient dans les glaces dorées, et s'amusaient, assises sur le tapis, à regarder des portraits, me signalant le tien, avec un malicieux sourire. Que de fois, assise au piano, m'as-tu, chère, enivré par de douces harmonies ! Que de fois, aux accords des notes joyeuses, fûmes-nous transportés d'ivresse par le rythme entraînant de la danse ! Tes joues prenaient de la couleur, ton sein, alors, s'agitait, tes yeux brillaient d'un irrésistible éclat, ta main serrait fortement ma main, tes pieds glissaient comme des ailes ; et nous buvions ainsi notre amour comme deux êtres altérés penchés sur une fontaine. Et maintenant, quelle tristesse, quel silence et quelle solitude dans cette demeure ! Plus tard, je t'ai vue aussi, derrière les vitres de ces fenêtres, malade déjà, indiciblement pâle, les yeux privés d'éclat, me saluer avec ta main si blanche. Où étais-tu, maintenant ? Pourquoi ne venais-tu pas ? Pourquoi n'enten-

dais-je plus le frôlement sacré de ta robe ? Et le cœur serré par l'angoisse je me laissai tomber sur le sofa. Pourtant, je t'attendais, car j'étais sûr que tu viendrais.

Les secondes me parurent longues comme des siècles. Enfin, sans produire le moindre bruit, tu apparus. Tu apparus dans l'encadrement de la porte, comme une vision de l'au-delà, vêtue de noir, tes cheveux dénoués et pendants. La blancheur de tes mains et de ton visage était éblouissante. Mes yeux buvaient avec avidité la lumière de ta forme immaculée. C'était toi, toi tout entière, ardente et diaphane comme quand tu étais parmi nous, avec ta noble contenance et ton regard merveilleux. Tu entras, tu avanças et vins t'asseoir à côté de moi, souriant de ton incomparable sourire, à la fois si triste et si doux. Je m'emparai de ta main, et tu me l'abandonnas.

— Oh ! pourquoi, te dis-je, es-tu en noir ? Cela me fait si mal de te voir ainsi. Il ne doit pas y avoir d'ombres autour de l'âme,

lorsque celle-ci est heureuse.
– C'est pour m'y habituer, répondis-tu. – Pour t'y habituer? Je ne sais ce que tu veux dire.
– Oui; et puis mes cheveux aussi sont noirs, et tu les aimes.
– Tes cheveux! Quelle soif j'ai eue de tes cheveux! – N'est-ce pas qu'elle est belle ma chevelure? dis-tu en la laissant tomber jusqu'à terre. Elle est pour toi, afin que tu la sauves. – Afin que je la sauve? Mais de quoi?
– Oui, moi aussi je les aime, mes cheveux. Ils ont été l'orgueil de ma jeunesse. Garde-les, garde-les. Que personne d'autre que toi ne les voie ni ne les touche. Que leur âcre et délicieux parfum ne s'évanouisse pas.

Et dans mes mains toutes tremblantes tu abandonnas l'onduoyante chevelure, qui se trouva déjà coupée, sans que je sache comment. Je la portai à mes lèvres et la baisai avec une amoureuse ardeur. Il me sembla qu'à travers le parfum de tes cheveux, ton esprit inondait mon esprit. Et je revis alors intérieurement toutes les vi-

sions de notre court et malheureux amour. Je ne sais combien de temps nous restâmes ainsi, silencieux, en extase. Ah! quelle ivresse dans ces instants! Puis, il me sembla que je ne sentais plus ta présence. Plein d'anxiété je levai les yeux vers toi et... tu n'étais plus là! Tu avais disparu, comme une hallucination qui se dissipe. Je me réveillai; et je ne trouvai nulle trace ni de toi, ni de tes cheveux. Seules mes mains se pressaient encore contre mes lèvres tremblantes.



XIII

J'ÉTAIS seul en haut d'une montagne. J'étais monté jusqu'au sommet, avide de tranquillité et de paix, tourmenté par une soif intense de choses libres dans la libre immensité, choses qui remplissent l'esprit d'une auguste sérénité. Ce m'était devenu une trop grande fatigue de parler et de sourire devant des gens qui ne savent que sourire et parler. Oh! ces longues heures de silence. Combien les ai-je désirées, au milieu du bruit stérile des paroles vides et inutiles! Pas une âme qui sût se taire et permettre que les autres âmes se tussent. C'était plus que de

la fatigue : c'était un mortel ennui.

Quand j'étais seul, je sentais l'ingrate faiblesse qu'il y a à être toujours aimable, poli, complaisant; unique idéal des cerveaux vides et des cœurs morts. Il fallait fuir, renoncer à toute complaisance et à toute amabilité, renoncer au sourire et aux paroles courtoises, toujours courtoises! pour nous refaire dans la solitude et le silence, comme un pouvoir libre, fort et sévère qu'indignent les regards sans lumière et les paroles dépourvues de sens. Le silence! Le silence!

Et je montai, lentement, péniblement, le long du flanc abrupt de la montagne. Tout, en bas, resta muet, rapetissé: les usines, les trains, les grandes villes, les peuples mêmes. Je secouai la poussière des choses insignifiantes que soulève la fréquentation des hommes et qui ternit notre vie intérieure; et j'arrivai au sommet avec une âme pure, digne de contempler la majesté de l'espace. J'étais à peine debout sur un rocher, qu'un grand

aigle, surpris, se lève et, devant moi, prend majestueusement son vol. Ses ailes noires tendues, il monte avec sérénité, décrivant de larges cercles dans le calme des altitudes. Et de nouveau, dans la diaphanéité du jour couchant, le grand silence m'enveloppe. Là, tout paraît éternel et immuable; tout paraît avoir été créé pour un regard caché qui comprend les mystérieux desseins des choses universelles. Ma pensée pouvait seulement pressentir tout ce qui frémissait au fond des noirs abîmes. Et une terreur sacrée s'empara alors de moi.

Au sein de cette grande sérénité, toutes les agitations humaines s'évanouirent, tous les noms qui composent la multitude s'effacèrent et seul, planant dans les hauteurs, resta l'esprit des élus. La vie ne m'apparut grande et bonne que parce qu'elle comprend et parce qu'elle aime. Cela seul montait jusque là, comme un parfum, pour s'unir à la conscience universelle. Ma pensée se dissipait dans le vague de toutes choses,

et il me sembla que je flottais au sein de ce grand calme et de ce silence.

Alors je sentis ton esprit pénétrer entièrement en moi. Non pas sous ta forme terrestre, ni comme une vision de rêve ; mais bien ton propre sourire spiritualisé comme une lumière surnaturelle. En présence de cette plénitude de ton être, l'univers me parut mesquin. Tout là-bas, parmi les choses muettes et rapetissées, j'apercevais une plage lointaine et, près de cette plage, ta maison et ta fenêtre, vides maintenant. Ah ! comme je souffre en pensant que tu as disparu pour toujours !

Qu'est-ce donc que la vie ? Quel est son pouvoir magique pour que nous la préférerions à tout ce qui est grand : souvenirs, esprit et essence des choses immuables et éternelles ? Qu'est-ce qu'il y a dans la forme que nous ne puissions, sans elle, trouver que l'ombre et le vide devant nous ? Quel mystère cachait l'éclat de ton regard, la lumière de ton sourire, le pur cristal de tes larmes, pour que

je ne puisse, sans eux, concevoir ni la pensée ni la vie ? Comment se fait-il que sans toi le calme et la sérénité de ces hauteurs engendrent l'angoisse et l'ennui ? Pourquoi, ayant perdu ta grâce, ta délicatesse et ta beauté, ne peut-il plus y avoir pour moi rien de gracieux, de délicat ni de beau ? Pourquoi, ayant vu tarir la source de notre inépuisable amour, m'est-il maintenant impossible de comprendre aucun amour humain ? Qu'y avait-il dans le frôlement de ta robe, dans le bruit léger de tes pas, dans le parfum de tes cheveux, pour qu'en partant ils m'aient laissé insensible à tout autre parfum, à toute autre rumeur ? Qu'est-ce qu'il y avait dans ton cœur et dans ta pensée pour que mon âme ne puisse plus comprendre qu'il reste d'autres âmes après ton départ ?

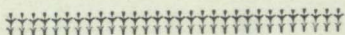
Mais tu te tais, et tout se tait, et la douleur tenaille mon esprit. Partout où je vais je cherche, anxieux, ta forme terrestre, douce et joyeuse comme quand tu courais sur la plage sablonneuse ; mais nulle part je

ne te trouve, ni dans la sérénité du calme, ni dans le grand silence de ces hauteurs. Pour voir encore l'éclat de tes yeux, et le sourire de tes lèvres, et les larmes de ta douleur, ne fût-ce qu'un seul instant, je consentirais à mettre à tes pieds ma vie dans une éternelle torture. Je suis seul sur ce sommet désert. Pas même l'aile d'un insecte ne s'agite ici dans l'air ; c'est le calme universel qui m'entoure. Personne ne saura ton secret. Viens. Que je voie de nouveau ton sourire, que j'entende encore ta voix, que je sente une fois de plus ta main dans ma main...

Mais tu te tais, et tout se tait, et la douleur tenaille mon esprit. Ce que je demande ne peut pas être. Il faut que le cercle éternel des fatalités s'accomplisse et continue sa danse mystérieuse. Non, tu ne reviendras pas. Et je descendrai de ces hauteurs l'âme endolorie, inquiet et désorienté, comme l'oiseau dont on a détruit le nid. Non, tu ne reviendras pas. Et toute cette immensité majes-

tueuse et solennelle me paraîtra
vide et petite. Je pars sans toi,
et je m'en vais avec ma douleur,
sans plus savoir que faire de la
vie.





XIV

COMME le mystique adore son Dieu, ainsi, moi, j'adore l'art. L'art c'est l'esprit transfiguré créant la lumière de la beauté. Il est aussi amour et souffrance, espoir et intimité, désir de vie et d'immortalité. Dans les œuvres du génie, c'est toi que je vois toujours, comme je te vois encore dans la sainte et pénible inquiétude de la méditation. Les voyants sacrés, les immortels créateurs t'ont tous devinée. Ils t'ont devinée comme amour, comme jeunesse, et aussi comme tristesse dans ton court chemin vers la mort. Car il y avait en toi une beauté merveil-

leuse, une grâce et une majesté surnaturelles. Lorsqu'un être inspiré perçoit une forme et une idée pures, ce sont ta forme et ton idée qui brillent dans le feu de son inspiration.

Que de fois suis-je resté absorbé, endolori, devant les créations merveilleuses de Botticelli, et, entre autres, devant son incomparable *Printemps* ! Une svelte et gracieuse jeune fille, au pas bref et léger, sa jupe relevée remplie de fleurs, s'en va les semant sur le sol, qui en est, lui aussi, tout émaillé. Sur son gracieux vêtement, qui lui laisse une jambe à découvert, de jolis bouquets de fleurettes s'épanouissent également à profusion. Ses lèvres, ses yeux, ses joues, on dirait encore autant de fleurs. Elle va répandant par terre et dans les airs, comme un effluve divin, la profonde joie de vivre. Chaque fleur est un baiser, un sourire, un salut à la douce ivresse de la vie. Telle fut, au début, ta jeunesse radieuse. Grâce, sveltesse, joie, lumière et fleurs, tu eus tout cela. C'est ainsi que je te vis

pour la première fois, et tu fus pour moi la forme pure de cette merveilleuse et riante inspiration.

Trois jeunes filles pudiquement nues, leurs formes à peine voilées par de fines gazes, tenant leurs mains gracieusement enlacées, dansent près d'elle, avec des attitudes suaves et se-reines. De même, autour de toi, tes amies se réjouissaient dans la gaiété de ta jeunesse et les aspirations de ton cœur. Et tu glissas ainsi le long d'un sentier émaillé de fleurs, pareille à la vision de Botticelli, jusqu'à ce que le destin cruel t'eût blessée, te rejetant hors de la cité où règnent la jeunesse et la vie. Rien ne put, hélas ! te sauver, pas même l'immensité de ton amour, de ce premier amour qui fit de ton esprit une immortelle création. Et tu fus ainsi laissée seule dans le sombre désert du désespoir.

Semblable, alors, à une autre vision du grand artiste, *Abandonnée*, pleine de solitude et de douleur. La tête cachée entre ses mains, une femme pleure

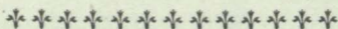
près d'un portique fermé, à l'extérieur des murs d'une ville qu'on devine bruyante et animée. Elle ne reverra plus les siens, ni ses amies, ni celui que son cœur aime ; car elle a été rejetée pour toujours, et pour toujours désemparée. Quelle désolation ! Ainsi en fut-il de toi. Les portes de la vie furent également fermées pour toujours devant toi, et tu restas seule avec ton angoisse, abandonnée sur le chemin de la mort. Ainsi t'ai-je vue plus tard, quand tu te sentis blessée, en pleine ivresse de jeunesse et d'amour. Et jamais plus tu ne devais rentrer dans le palais enchanté de la vie. Irrémissiblement tu allais t'en éloignant, jusqu'à le voir s'évanouir et se perdre dans le vague des choses qui ne sont plus.

Ton pâle visage se couvrit alors d'une tristesse résignée qui te suivit jusqu'à l'instant douloureux du départ ; douceur crépusculaire, recueillement et conformité devant ce qui est irrémédiable. Tes frayeurs se calmèrent enfin, et sur tes lèvres

apparut un sourire paisible, comme on voit éclore une fleur sur le bord même d'une tombe. Tes yeux en me regardant semblaient me dire : Je te quitterai bientôt; mais nous nous retrouverons un jour, je ne sais où. Et tu poursuivais ainsi ton chemin, comme une étoile qui pâlit et qui s'éteint. Tu aimais encore les fleurs, et tu les posais dans tes cheveux, ou tu les baisais, peut-être pour un éternel adieu. Bien que je fusse à côté de toi, il me semblait que je te voyais déjà de loin et sur la hauteur, entourée d'une pâle auréole. Déjà tu n'étais plus qu'une forme, qu'une idée.

Ah! oui, tu vis, j'en suis sûr, dans tout ce qui est pur, beau, parfait; dans la noble et sainte méditation comme dans le souffle divin des créations sublimes de l'art. De cet art immortel que moi j'adore comme le mystique adore son Dieu.





XV

JE rêvai que nous nous unissions dans un chaste et profond baiser. Nos lèvres étaient encore frémissantes et nos mains tremblantes se pressaient sur nos cœurs, pour contenir leurs battements précipités. Je ne sais où nous étions, ni quelle était la lumière qui nous enveloppait; si c'était la clarté de l'aurore ou bien celle du crépuscule. Mais ce dont je suis certain, c'est que nous nous trouvions au sein d'une paix ineffable, d'une quiétude de mer endormie, qui nous pénétrait profondément, élargissant notre pensée jusqu'à l'extrême

limite des choses. Tu n'étais ni triste ni gaie, mais simplement calme et sereine, comme un profil de statue grecque. Les sourds battements de nos cœurs se répercutaient dans nos mains enlacées. Je te voyais si vivante, si réelle, que pas un instant je ne me figurai que cela pût n'être qu'un rêve.

Puis, soudain, nous nous trouvons en pleine mer, appuyés sur le bordage d'un gigantesque transatlantique. Immobiles et muets, nous regardions passer devant nous les vagues qui s'éloignaient vers l'arrière, couronnées d'une blanche crête d'écume. Elles défilaient sans interruption, aussi rapides que les heures de la vie ; de la vie des êtres qui n'aiment pas. Mais nous, nous nous sentions éternels, et tout s'évanouissait dans l'éternité de notre esprit. Car nous vivions bien au-dessus de l'éphémère va-et-vient des existences mortelles. La cinglante proue poursuivait ainsi sa marche, bordant sans cesse la coque énorme du navire de vagues qui s'élargissaient et se sui-

vaient en jouant, et comme frémissantes de plaisir. Au-dessous d'elles, l'insondable et noire profondeur de l'Océan nous suivait, impénétrable et ignorée comme le mystère des mondes. Tes yeux semblaient vouloir arriver jusqu'au fond de cette profondeur inconnue, et jouissaient délicieusement du bleu intense de la masse inquiète des flots. Le titan dormait paisiblement, se laissant caresser par l'arête rapide du jouet des hommes. Il était doux et ardent, fort et profond comme notre amour. Et nos yeux, ainsi que nos pensées, restaient invinciblement fixés sur lui.

Déjà la lumière pâlisait, et tout se trouvait enveloppé d'une tiède et douce transparence. L'horizon commençait à rougir, formant une large bande tendue dans le lointain. Un souffle caressant et léger vint agiter tes cheveux, imprégnés de l'âcre parfum de la mer. Et de tous côtés s'étendait autour de nous le cercle immense de cette plaine liquide. Pas une côte, pas une voile sur toute cette vaste

étendue. Dans notre gigantesque navire régnait un silence étrange, qui, pendant quelques instants, me causa une vague inquiétude. Mais la réalité d'un voyage fait avec toi m'enivrait à un tel point, qu'il n'y avait aucune sorte d'inquiétude qui pût troubler mon bonheur. Tu étais là, à côté de moi, absolument vivante et réelle, ta main posée dans ma main, appuyée sur le bordage. Je sentais doucement ta chaleur, et percevais ta respiration; je voyais l'éclat de tes yeux, le carmin de tes lèvres et les boucles de tes cheveux agitées par le vent. C'était toi, toi tout entière, comme lorsque tu étais parmi nous.

Le crépuscule s'éteignit, et nous restions toujours là, absorbés, plongés dans l'extase, immobiles et enlacés. Déjà l'ombre s'épaississait autour de nous, effaçant tous les contours, estompant les masses dans le lointain. Le rouge vif de l'horizon allait s'atténuant de plus en plus. Tout à coup tu tressaillis. A côté du navire, les flots s'agitèrent soudain avec une étrange

rumeur, et là, sous nos yeux étonnés, apparut à la surface une énorme masse noire qui nous suivit pendant un court moment, puis plongea rapidement, en agitant les flots et les couvrant d'écume. Toute tremblante de peur, tu te serras contre moi. — C'est un dauphin, te dis-je alors. J'en ai déjà vu bien souvent. — Non! non! me répondis-tu, les traits altérés par la frayeur. Un moment ainsi s'écoula, plein d'anxiété pour ton esprit alarmé et troublé; et puis de nouveau surgit la masse noire, et de nouveau elle disparut en plongeant, toujours au même endroit et avec la même étrange rumeur de feuilles sèches violemment agitées par le vent. Ah! comme tu tremblais et comme tu te serrais contre moi, en présence de cette vision pour toi si sinistre! Il faisait maintenant tout à fait noir, et seule une pâle et verdâtre phosphorescence se balançait sur la surface des flots, là, au-dessous de nos têtes immobiles et penchées.

La masse noire surgit de nou-

veau; mais cette fois elle ne s'immergea plus et continua à flotter, enveloppée dans la pâle phosphorescence qui laissait à peine entrevoir sa forme brouillée et obscure. Et elle continua de suivre ainsi, bercée par les légères ondulations des flots, la marche de la haute et sombre coque de notre navire. Ta frayeur m'inquiétait et m'attristait, et je ne savais que faire pour te tranquilliser. La vue de cette masse noire remplissait ton cœur d'angoisse. A la joie et au bonheur de ce voyage succédaient l'amertume et les noirs pressentiments. Et nous étions comme rivés à ce bordage maudit, et incapables de nous en éloigner.

Peu à peu quelque chose commença à se dessiner sur le flanc de cette masse épaisse; quelque chose comme une forme blanche, entourée d'une bordure noire, le tout baigné dans la pâle et verdâtre phosphorescence de la mer. Je sentis alors mon cœur se serrer. En vain mes yeux s'efforçaient de déchiffrer l'énigme de cette sinistre vision; la forme était encore

vague et confuse. J'aurais voulu me jeter à l'eau, pour écraser cet horrible fantôme qui était venu troubler ton esprit et le remplir de terreur. Lentement quelques contours s'accentuèrent, et des taches claires apparurent à côté d'ombres atténuées. Et alors commença à se dessiner quelque chose que je pressentais, qui m'obsédait sans cesse, qui m'enlevait le souffle et me laissait presque sans vie. Hélas! oui, mes yeux, à la fin, te virent là-bas, couchée et les paupières closes, tes traits couverts de la pâleur de la mort, ton triste sourire sur tes lèvres décolorées, tes mains de cire croisées sur ta poitrine, tes longs cheveux tombant sur la blancheur de ta robe, et, tout autour de toi, le noir encadrement du cercueil... Je voulus alors te serrer dans mes bras, croyant que tu étais toujours auprès de moi... Et je me trouvais seul, entièrement seul, sans toi, sans toi qui, un instant auparavant, toute tremblante de peur, te serrais fortement contre moi.



XVI

D'AUTRES fois, le coude appuyé sur ma table et la tête dans la main, je passais de longues heures pensant à toi et à des projets dont tu étais la seule inspiratrice. Quelques tours et détours que je fisse dans mon esprit, invinciblement je m'acheminais vers l'éclatante lumière de tes yeux. Tout ce qui en ce monde est grand — pouvoir, gloire, génie — je le désirais par toi et pour toi. Je ne savais que faire pour m'élever, afin que tu fusses fière de moi. Et je rêvais d'éblouissantes grandeurs, au milieu des applaudissements de foules émues et

enthousiasmées. Et mon cœur battait plus fort, animé d'une joie secrète.

Mais je me réveillais dans le silence et la solitude de ma chambre, comme un somnambule au bord d'un précipice. Le vide de ma vie me faisait peur. Je regardais avec effroi le crâne terreux et vermoulu qui, à côté de mes livres, tournait vers moi ses orbites vides. Pas autre chose que cela ? Non ? Rien de plus ? Et, à cette idée, les cheveux se dressaient sur ma tête. Pas un sillon, pas une trace, pas un souvenir ? Une forme incompréhensible et deux fois morte ? Et ne pouvoir t'offrir que cela ? Un trait fugace de pâle lumière, et, après, cet affolant rictus d'un rien éternel ? Dans mes veines, je sentais mon sang se glacer.

Je me retournais alors contre moi-même en disant : Je dois avoir une hydre dans le cerveau, qui dévore les plus belles de mes idées. A peine il s'en présente une, encore vague, qu'elle m'est arrachée, et comme avalée par un monstre affamé. Et il ne

me laisse que les scories. Il coupe le canal par où circule la flamme des grandes pensées, il suce avec délices le suc divin de l'inspiration, et il me jette les fibres sèches, encombrantes et à jamais stériles. Comment m'y prendre pour détruire ce monstre? Avec plaisir je consentirais à rester aveugle, si je pouvais l'extraire par mes orbites, serré entre les dents de tenailles rougies au feu.

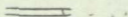
Quelles brillantes étincelles jailliraient alors au dedans de moi! De quelles draperies splendides je pourrais vêtir ma fantaisie! Des vers, des drames et des poèmes, pour les femmes au cœur gonflé d'amour; pour les hommes qui font danser la vie sur le fil tranchant de leurs passions; pour les êtres décrépits qui, toujours affamés de plaisir, voudraient vivre éternellement; pour les enfants, qui cherchent la joie comme les fleurs cherchent le soleil; pour les purs génies de l'art, en qui germe la forme éternelle de la beauté; pour les grands penseurs, qui sentent battre dans

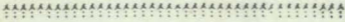
leurs formules et leurs symboles l'impénétrable mystère de toutes les choses ; pour ceux qui vivent courbés sur la terre et qui tombent dans l'obscurité, sans avoir jamais connu une minute d'espoir ; pour les bons, pour les généreux, pour ceux qui se sacrifient, et aussi pour les dévoyés et les déchus, car eux aussi ils aiment, ils pleurent et ils souffrent.

Et, par-dessus tout, pour toi, plus grande et plus belle que tout, plus richement ornée et assise sur un trône plus élevé que tout autre, pour toi, pour toi qui fus à la fois mortelle et éternelle. Oh ! comme je ferais resplendir dans les hauteurs ta forme incomparable et immaculée ! Comme je saurais poser autour de ta tête les plus brillantes étoiles, en forme de nimbe merveilleux ! Oh ! comme j'imprégnerais de ton esprit l'essence mystérieuse de toutes les choses ! Dans les mers, dans les forêts, dans le ciel et dans toute l'immensité, tu serais la lumière sacrée de toutes les prières et de tous les pieux

recueils. Tu serais l'aile protectrice de tout ce qui est sans défense. Tu serais la source vive de l'amour universel. Je créerais, enfin, un monde plus pur, afin de pouvoir t'offrir une demeure digne de toi.

Ah! le monstre! Ce qu'il me vole, c'est beaucoup plus que la vie!





XVII

T ON rire joyeux et frais résonne encore à mes oreilles. En l'entendant, je sentais tomber sur mon âme une rosée de notes argentines, brillantes comme des gouttes de lumière. Hélas ! rarement, par la suite, t'ai-je vue rire ainsi. C'était par un été d'une ardente chaleur. Les vagues de l'air frémissaient au contour des objets chauffés par un soleil de feu. Le sable était brûlant et l'air nous embrasait. Tout était lourdeur, immobilité, somnolence. Il n'y avait ni arbres, ni fleurs, ni oiseaux. Un désert de sable et rien de plus. Il était impossible de sortir aux heures

de chaleur, et même sur le livre ouvert nous nous sentions tous envahir par un assoupissement plus fort que toute volonté. Mais moi je trouvais un certain plaisir dans cette somnolence, cette quiétude et cette lourdeur d'un été particulièrement torride.

Nous étions en villégiature. Ta mortelle blessure ne s'était ouverte que depuis peu de temps, et tu étais allée au bord de la mer, respirer la brise salubre des plages murmurantes. Ta maison et la mienne, séparées par la route, se faisaient vis-à-vis. Il n'y avait guère que des pêcheurs dans cette pauvre bourgade, posée en plein sable et grillée par le soleil. On voyait s'étendre, à l'arrière, la lave noire d'un sol volcanique, et, vers la gauche, allant se perdre dans le lointain et suivant les contours de la route, une étroite bande de buissons desséchés. En face et à droite, la mer, déroulant sans cesse ses vagues inquiètes et ses capricieux rubans d'écume. Toute cette aridité fut cependant pour moi un véritable jardin enchanté.

C'était dans l'après-midi d'un dimanche. Avec nos costumes des jours de fête, nous nous promenions sur la plage, un ami et moi, tout près de l'eau qui, d'un rythme nonchalant et doux, allait et venait sur le sable. Nous vous attendions, toi et tes amies. Vous êtes arrivées, enfin, joyeuses et légères comme une bande d'oiseaux, et vous vous êtes arrêtées, non loin de nous, derrière une petite barque, toute blanche. Ce fut comme un groupe de rosiers, tout couverts de roses, s'appuyant sur un mur ensoleillé. Ta robe blanche se détachait comme un lis, au milieu des tendres couleurs dont se paraient tes compagnes. Avec vos jolies mains vous nous envoyâtes un salut. Rien ne peut être comparé à cette joie intérieure qui inondait toute mon âme, dès que je t'apercevais. Quand je te regardais, le ciel et la mer pénétraient dans mon être, en tout ce qu'ils ont d'infini et d'éternel. Et ta forme radieuse, infinie elle aussi comme une lumière incréée, m'élevait, noyé dans son auréole, jusqu'à

ces hauteurs d'où nous pouvons tout comprendre et tout aimer. En voyant ta main s'agiter, il me sembla que l'éclatant soleil brillait uniquement pour moi. Alors, tu étais joyeuse, et j'étais joyeux moi aussi.

Plus vigoureuse que les autres, une vague vint recouvrir nos pieds et continua d'avancer, étalant son écume sur la plage. Tout peiné, mon ami et moi nous nous regardâmes. Puis nous regardâmes la mer; et tout à coup, comme si la même idée eût simultanément germé en nous, faisant face aux flots, nous entrâmes résolument dans l'eau, d'un pas ferme et avec un air décidé. Lorsque l'eau atteignit nos genoux, nous entendîmes partir vos éclats de rire et le crépitement de vos mains. Nous nous retournâmes, nous vous saluâmes avec une imposante gravité, et nous continuâmes d'avancer. Le soleil touchait presque à l'horizon et tout flamboyait dans l'or de ses rayons vermeils. Bientôt nous fûmes submergés jusqu'à la taille. Alors, nous arrêtant un instant, nous vous

regardâmes. Tous vos petits mouchoirs s'agitèrent fièrement vers nous. Moi je buvais, de toute la force de mes yeux altérés, la svelte blancheur de ta figure, à côté de la petite barque. Nous poursuivîmes notre marche, devenue de plus en plus fatigante. Je vis passer près de moi une méduse irisée et transparente, flottant à la merci des flots. Et l'eau, finalement, recouvrit entièrement nos épaules.

Il était temps de retourner vers la plage, pour y savourer notre triomphe. Sortant de l'eau, nous nous dirigeâmes lentement et gravement vers vous. A notre passage, vous nous avez salués par des applaudissements enthousiastes et émouvants. Et vous riez, toutes joyeuses ; car alors tu riais encore, et je riais, moi aussi. Ah ! ces heures douces et gaies de jeunesse, de confiance et d'amour, où sont-elles ? Où es-tu toi-même, toi que je ne vois plus sur aucune plage, ni ailleurs ? Que sont devenues la blancheur de ta forme et l'ébène de tes cheveux ? Que sont deve-

nues tes jolies mains blanches
qui dans un transport d'amour
m'applaudissaient au passage ?
Où se sont donc envolées les
douces paroles que, pour moi
seul, alors tu prononças ? S'il est
vrai que rien, dans l'univers, ne
se perd, comment se peut-il que
ta forme et ta pensée se soient
ainsi évanouies dans le néant ?
Cela ne peut pas être, ne doit
pas être, et, pourtant, cela est.

Une heure après, nous étions
de nouveau près de vous, toi et
moi ensemble et un peu sépa-
rés des autres. — Qu'est-ce que
tu as vu tout à l'heure dans ton
palais de cristal ? me demandas-
tu en souriant, et tout en respi-
rant le parfum d'une rose dont
les couleurs pâlissaient auprès
de l'incarnat de tes joues et de
l'éclat fulgurant de tes yeux
noirs. — C'est toi seule que j'ai
vue, toi uniquement et toujours ;
car je te trouve partout, dans
tout ce qui est bleu et profond,
dans tout ce qui est transpa-
rence et lumière, comme la mer
immense et le firmament sans
fin. C'est toi seule que j'ai vue
dans les ondulations des flots

purs, comme je te vois constamment dans les battements profonds de mon cœur.

— Oh ! Pouvoir vivre toujours près de toi ! me dis-tu alors, d'un air triste. Je ne sais pourquoi, mais j'ai, par moments, des idées si noires. Il me semble que bientôt tu ne me verras plus. J'entends une voix, dans mes rêves, qui me dit : Viens, viens. Qu'est-ce que cela veut dire ? Appelle-moi sotte, si tu veux, mais je sens quelque chose au fond de moi qui, lorsque je ris, me donne envie de pleurer. Qu'est-ce que c'est ? Tu ne réponds pas ?

Et pour me cacher une larme que je voyais déjà trembler dans tes yeux, tu courus vers tes compagnes, me laissant endolori, immobile, muet.





XVIII

QUEL regard étrange que celui de la jeune fille qui nous vendit les billets pour le bal. J'en restai tout imprégné de tristesse. Elle souriait ; mais il y avait dans ses yeux comme une peine infinie et mortelle. Et elle ne cessait de me regarder, tout en me présentant les petits cartons jaunâtres. Mon ami était près de moi, mais pareil à une ombre. Je ne l'ai même pas reconnu ; je le sentais, et c'était tout. Sur les billets d'entrée il y avait, juste au milieu, un grand M majuscule noir. Cela me surprit tout d'abord ; puis mon étonnement cessa. Nous n'avons

sûrement rien dû payer, car je ne me souviens pas d'avoir entendu le moindre bruit de monnaie. En partant, je sentis de nouveau la peine profonde de ces yeux pesant sur mes yeux.

Nous parcourûmes plusieurs rues sombres, désertes et tortueuses, qui m'étaient totalement inconnues. Les maisons, dans certaines de ces rues, étaient si élevées qu'on n'apercevait entre elles qu'une étroite bande de ciel étoilé. Dans d'autres, par contre, les maisons étaient très basses, et il semblait que nous fussions là en pleine campagne. Nous longions depuis quelque temps une vieille muraille dégradée lorsque, à la fin, nous nous arrê tâmes devant une porte. Une petite lanterne, placée au-dessus, projetait sur le sol nos ombres vacillantes. Mon ami frappa un coup de marteau qui résonna lugubrement tout le long de la rue et, l'instant d'après, un son de cloche se fit entendre, pareil à une plainte lointaine que le vent assourdirait. Trois fois la cloche sonna ainsi, puis le silence régna

de nouveau. Je sentais peser sur moi un malaise indéfinissable, bien qu'éprouvant en même temps une vive joie intérieure. Car Elle m'attendait. Sans que nous ayons vu personne, la porte s'ouvrit enfin.

Nous entrâmes dans un long couloir, humide et étroit, faiblement éclairé par une petite lampe accrochée au mur, vers la moitié du chemin. Là nous eûmes froid. Impatients d'arriver, nous accélérâmes le pas. Nous avions ainsi marché pendant assez longtemps, lorsque nous nous arrê tâmes devant une autre porte, fermée également, et nous sonnâmes. La cloche qui se fit entendre là était plus vive et plus sonore que la première. La porte s'ouvrit, sans le moindre bruit ; et un prêtre se montra en disant : — Vous apportez la lettre ? Je lui présentai mon billet, et il disparut. Alors nous entrâmes, et nous vîmes en face de nous un large escalier en marbre blanc, semblable à celui d'un grand temple grec. Nous montâmes. En haut, sous la voûte d'un ciel criblé d'étoiles, s'éten-

dait un vaste plateau, au fond duquel un portail gothique grand ouvert laissait passer un torrent de lumière. C'est vers ce portail que nous dirigeâmes nos pas. Je me sentais toujours en proie à une inquiétude pénible, car il me semblait que j'entrais dans une fête d'ombres et de choses à jamais évanouies. Et nous entrâmes.

Quel splendide ruissellement de lumière ! Quelle foule de gens masqués ! Quelle suave et délicieuse musique ! Quelles danses sereines et silencieuses ! Longtemps je restai là, immobile. Je ne sais ce que devint mon ami, car je ne le sentais plus ; j'étais seul. Soudain je vis, à quelques pas de moi, immobile aussi, un joli masque qui fixait sur moi ses yeux noirs et brillants, profonds et tristes comme ceux de la jeune fille qui nous avait donné les billets. Je m'approchai du masque qui me prit doucement par le bras. Pourquoi as-tu tant tardé ? me dit-elle, enfin, avec cette enchanteresse et triste douceur qui faisait à la fois ma joie et mon tourment. Car c'é-

tait toi! c'était toi! Tu n'étais pas morte! Tu vivais, oh! bonheur, tu vivais! Les ténèbres qui assombrissaient et oppressaient mon esprit se dissipèrent comme par enchantement, et la vie fut de nouveau gaieté, espoir, jeunesse, amour. — Parce que j'ai dû m'arrêter pour prendre les billets d'entrée, t'ai-je répondu, ivre de ton regard. — Ah! oui, me dis-tu; je les avais, en effet, gardés pour toi. Ce sont mes yeux qui t'attendaient là, mes yeux qui partout te suivent.

Cessant de parler, nous traversâmes alors en glissant la foule des masques qui remplissaient cet immense salon; un salon sans limites, éclairé par de grands lustres aux lumières jaunâtres, qui pendaient du plafond en files interminables. Tous les yeux, tous les corps, toutes les chevelures rayonnaient de beauté, de grâce et de jeunesse. Certaines de ces chevelures étaient ornées de guirlandes de fleurs, d'autres de bandeaux ou de diadèmes d'or. Il y avait des bras nus d'une pureté sculptu-

rale, des manches flottantes de satin et de velours, des colliers de perles et de scintillants reflets de diamants. Cependant, on n'entendait pas la plus légère rumeur. C'était comme un silence de choses mystérieuses et surnaturelles. Dans un élan d'amour, je serrai contre mon cœur ta taille idéalement flexible et, enlaçant nos mains, nous commençâmes à tourner doucement en cadence, bercés par un rythme d'une suave sérénité. Les boucles de tes cheveux frôlaient comme une caresse mon front enflammé et, tout tremblant d'émotion, je te parlais ainsi :

— Ah ! comme les rêves sont cruels ! Ce sont eux qui, toujours, me faisaient croire que tu étais morte. Un ami d'abord, un étranger ensuite, tous venaient ainsi m'entretenir de ta triste fin. Pourquoi me faire souffrir de la sorte ? Mais à présent je suis réveillé, et je te tiens vivante dans mes bras ; vivante et plus belle, plus svelte que jamais. Je sens ma main trembler au contact et à la chaleur de la tienne ; j'ai là devant mes yeux l'éclat radieux

de tes yeux. Sous la douce pression de mon bras, je sens les contours enchanteurs de ta forme sculpturale. Ta tiède haleine se joint à mon haleine. Je vois, sous ton loup de soie, chaque fois qu'un de nos tours le soulève, l'éclat velouté de tes joues, doucement colorées par la danse. J'entends le son de ta voix; je vois les mouvements de ton sein, et je sens arriver jusqu'à moi les doux battements de ton cœur. Tu vis! oui, tu vis! Ah! que les rêves sont mauvais et cruels! Te souviens-tu? C'est dans un bal comme celui-ci que, pour la première fois, je t'ai demandé si tu m'aimais; et tu m'as répondu: oui, avec tes lèvres et avec tes yeux. Et depuis, pas un seul instant tu n'as été absente de ma pensée. N'est-ce pas que ton âme sera toujours à moi? N'est-ce pas que nous resterons toujours l'un près de l'autre, comme je te tiens maintenant vivante dans mes bras...?

Tout à coup, sa main se des-saisit de la mienne, et je vis ses paupières aux longs cils se fermer, et sa taille svelte s'incliner

doucement en arrière. Je restai atterré. Deux masques alors s'approchèrent, vêtus richement dans de longs habits à grands plis, bleus pour l'un d'eux, violets ceux de l'autre, leurs têtes couronnées de lauriers. Ces masques reçurent dans leurs bras le corps svelte vêtu de blanc, le couchèrent comme s'il était dans un cercueil, et s'éloignèrent ainsi, frôlant à peine le sol. Avant leur départ, le loup était tombé, qui me cachait son visage divin. Immobile et muet, les cheveux dressés sur ma tête, je me trouvais seul dans l'immense salon, maintenant désert. Quelqu'un, invisible, passa près de moi et me dit : — Veux-tu savoir qui l'a emportée ? Ce sont Laure et Béatrix.





XIX

AGITÉES par le vent, les grandes branches des platanes gigantesques se balançaient au-dessus de ma tête. Une rumeur de mer en furie remplissait la forêt. Comme une abondante et interminable pluie, les feuilles, à travers les troncs grisâtres, tombaient par milliers, remplissant tout l'espace. Elles tombaient sans cesse, avec comme une triste plainte de choses mortes. Elles se tassaient, elles s'éparpillaient, virovoltant et se traînant sur le sol rocailleux. Je ne pouvais détacher mes yeux de cette chute incessante dans le sein de la vie

éternelle. Et cependant, il me semblait que j'étais là comme un intrus. Le mystère des choses cachées devait me regarder d'un œil sévère. Qu'allais-je faire là, moi homme dégradé par les mesquineries de la vie, par les paroles fausses, les fronts vides et les cœurs morts ? J'aurais dû être chassé, à coups de fouet, hors de ce temple de vie et de vérité. Je me sentais réellement dominé et bien petit.

Et, méditant, je me disais : Pourquoi ces feuilles tombent-elles ? Pourquoi sont-elles tourmentées par le vent ? Pourquoi sont-elles brûlées par le soleil ? Pourquoi vivons-nous et pourquoi pensons-nous ? Pourquoi cette obsédante réalité qui nous fait frémir d'espoir et de terreur ? Ah ! lorsque tu vivais, l'univers tout entier me semblait éclairé comme le sont les autels pour une grande fête religieuse. Tout, alors, était pour moi diaphane, et je voyais clair jusques au fond des abîmes les plus noirs. J'avais une parfaite conscience du moindre battement des choses. La succession

des causes et des effets se déroulait devant mes yeux comme une chaîne dorée qui retenait à leur place tous les êtres, toutes les vies, toutes les âmes. Le secret des mondes s'ouvrait devant moi comme une fleur immaculée. L'esprit de l'univers était en moi, comme j'étais, moi, dans l'essence de tous les êtres.

Et une joie immense faisait jaillir de toutes les profondeurs l'éternelle chanson de l'amour. Dès l'aurore, sortant de la vaste mer, des vertes prairies, des montagnes bleues, du fond de mon âme, la douce chanson montait, montait, et enveloppant les mondes, remplissait l'espace entier. Que la vie était bonne, alors, et qu'elle était limpide pour moi ! Que la terre était belle, et les cieux lumineux ! Et ainsi je pouvais m'endormir le soir, bercé par l'espoir du bonheur du lendemain. Et ainsi je me réveillais au matin, chaque heure remplie par de douces promesses.

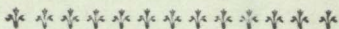
Je savais alors conduire mon secret dialogue avec la vérité cachée dans une tige qui pousse, dans une fleur qui s'épanouit,

dans des ailes qui palpitent, dans des yeux qui nous regardent, dans des lèvres qui sourient. Un bruit, un parfum, une chanson, tout pour moi enfermait une idée, un symbole, une lumière. Même les larmes et la douleur amère se changeaient en secousse salutaire qui réveille et rend meilleur. Et, dans l'éternelle harmonie qui unit toutes les choses, je considérais la douleur comme sacrée. Quand je contemplais une étoile solitaire perdue au fond du firmament, j'unissais mon esprit à son pâle rayon, et ensemble nous regardions les profondeurs de l'immense mer du vide.

Mais lorsque tu te fus évanouie pour toujours ; lorsque je fus à l'église, et que tu n'y étais pas ; lorsque je fus chez toi, et que tu n'y étais plus ; lorsque, t'ayant cherchée partout, je ne te trouvai nulle part, oh ! alors, une horrible tourmente d'ombres se déchaîna au dehors et en dedans de moi. La blanche fleur du secret des mondes se ferma pour toujours, et je ne compris plus le sens profond des choses.

Tout devint mystère impénétrable ; tout devint petitesse infinie ; tout devint infinie solitude. Les choses étaient vides et noires, sans logique, sans lumière, sans but. Partout, tristesse et aridité, inquiétude et effrayant ennui. Tout se tut : la mer, les prairies, les montagnes et mon esprit, et il n'y eut plus de prière d'amour. Tu avais disparu... Tu disparus, et la vie cessa d'être bonne et d'être claire. Comme tout est resté vide, ici, et désert et muet, sans toi ! Je te cherche dans les promenades, dans les fêtes, à la campagne, sur les plages, et tu n'es nulle part ; tu n'es même plus dans ton étroite maison de la mort. Une sombre machine t'a prise dans son engrenage, et plus rien n'est resté de toi. Ta forme, d'une si pure beauté, s'est évanouie dans une ombre éternelle.

Et depuis lors, je ne sais plus pourquoi les feuilles tombent, ni pourquoi souffle le vent, ni pourquoi le soleil chauffe, ni pourquoi le monde existe, et la vie, et la pensée.



XX

MES livres ne sont pas seulement mes amis ; ils sont encore l'orientation même de mon existence, mon but final, ma destinée. Ils sont ou font ma destinée, parce qu'en eux se trouve tout ce qui fait et domine la vie : méditation, idée, sentiment, le pourquoi de toutes choses et l'au-delà de ce pourquoi. Incessante et poignante inquiétude, innée en moi, qui m'entraîne loin de la fréquentation des hommes et de leurs mesquines agitations. Les livres où se reflète cette vie de fatigante petitesse, nous inspirent le dégoût de la vie, et ils en-

gendrent l'amour des vrais livres, qui nous élèvent au-dessus de la vie et de nous-mêmes. Ils sont, ces livres, pareils à des yeux pénétrants, qui regardent d'en haut la nullité des âmes endormies, et comme envahies par les choses insignifiantes. Ces livres sont le refuge et le salut de l'esprit.

Dans leurs pages il y a ma pensée, et il y a aussi la tienne. Que de fois, ébloui par la vision soudaine de ta forme légère, l'ai-je laissé tomber, mon livre, de mes mains ! Que de fois ma pensée a dû fuir l'irrésistible attrait de ses pages, pour aller te chercher vers les hauteurs des choses éternelles ! Et mon livre attendait patiemment mon retour, pour continuer de me charmer par son chant enivrant. Toi aussi tu aurais aimé ces livres, si tu ne t'étais évanouie comme une fugitive aurore. Tes yeux se seraient posés sur eux pour délecter ton esprit avec tout ce qui est grand, beau, profond. Oh ! quels beaux projets j'avais faits, d'enchanteresse vie à

trois ! Hélas ! Qu'était-ce que tout cela ? Illusion trompeuse, rien.

Quand je rouvris enfin mes livres, un froid mortel s'empara de moi. Qu'y avait-il, là-dedans ? Rien que des mots dépourvus de sens, gelés et sans vie. Avec toi s'était envolé le verbe chaud qui, jadis, pour moi les animait. Tu les avais laissés inertes et muets comme ton corps dans son étroit cercueil ; et, pour retrouver la lumière, je dus, de nouveau, faire un long et dur apprentissage.

Depuis lors, j'ai senti toujours unie à la profondeur de la méditation, la profondeur de ton esprit. A peine avais-je franchi le seuil des choses infinies, que je te trouvais là, m'apportant toi-même l'infini au fond de tes ardentes prunelles. Tu étais là, enveloppée dans ton auréole d'innocence et de virginité. Et tu me souriais amoureusement, pour me dire que dans toute envolée aux suprêmes hauteurs, je te trouverais toujours devant moi.

Comment ne pas les aimer, ces livres, qui gardent tous la trace ineffaçable de ton esprit ? Souvent ils ont tremblé dans mes mains, elles-mêmes secouées par mon intense émotion. Souvent aussi je les ai rejetés loin de moi, l'esprit martyrisé par la vision de ta lente agonie. Ton doux visage, pâle comme une hostie, s'enfonçait dans mon cœur comme dans son dernier refuge. Mes livres savent cela, et tu le sais, toi aussi.

C'était au temps où, pour la première fois, poètes et philosophes défilaient en succession devant mes yeux émerveillés. Mon esprit en était si vivement impressionné que le livre tremblait entre mes mains, et que je ne pouvais sans peine continuer ma lecture. Jamais je ne m'étais imaginé que l'horizon du monde pût pénétrer si loin dans l'infini. Jamais je ne m'étais figuré que l'homme pût porter en lui tant de profondes et transcendantes pensées, et une si vive flamme d'enivrante poésie. Je ne prononçais le nom des élus qu'avec un mystique recueil-

ment. Et les gens que je voyais passer devant ma fenêtre me paraissaient des ombres vaines, vides et mortes. J'avais laissé derrière moi le troupeau plongé dans l'agitation stupide des instincts dégradants. Et seuls mes livres me réjouissaient, et me délivraient de l'ennui de la vie.

Si mes livres sont toujours là, près de moi, toi, hélas ! tu n'y es plus. De leurs signes mystérieux la même voix s'élève encore ; mais la tienne s'est tue pour toujours. Nous sommes restés bien seuls, mes livres et moi, et nos dialogues maintenant répercutent comme l'écho d'un foyer vide. Tu n'es plus là, et l'auguste méditation n'est plus qu'un sombre tissu d'ombres. Sans toi la poésie languit, elle aussi, et garde le silence. Je ne prononce plus avec un mystique recueillement d'autre nom que le tien. Les horizons que la pensée avait élargis jusqu'à l'infini, se sont rétrécis au point de produire en moi ennui et oppression. Seuls les livres qui racontent la tristesse, une tristesse immense, profonde et

universelle, arrivent à secouer et à intéresser mon esprit. Tu n'es plus là, et en face de cette obsédante pensée, toute autre pensée replie ses ailes, et tombe à ses pieds, évanouie. Que faire, alors ? Et comment vivre, sans elles et sans toi, dans ce grand désert de la vie ? Qui me rendra enfin la méditation qui élève et l'enivrante poésie ? Quand pourrai-je sentir de nouveau ton esprit dans les grandes choses qui touchent les mortels ? Où trouverai-je encore une lumière pareille à la tienne pour me guider, me soutenir et me reconforter ? Non, non ; tout s'est à jamais envolé.

Pour moi aussi, l'heure de partir sonnera. Et je songe à ce que deviendront, alors, mes livres. Des étrangers viendront, qui profaneront mon esprit et ton esprit, si intimement unis dans mes lectures. Ah ! que ne puis-je, avant cela, les détruire, mes livres, en un instant ! Et nous nous réunirions de nouveau, eux, toi et moi, dans quelque endroit où nous puissions encore aimer, penser, souffrir.



XXI

J'ÉTAIS au théâtre, un théâtre pour moi inconnu. Fauteuils, loges, galeries, tout était plein entièrement. Il y avait du monde près de moi, mais je ne pouvais me rendre compte si c'étaient des hommes, des femmes ou des enfants. Un grand silence planait sur toute la salle, silence lourd, inquiétant, et qui paraissait dissoudre les choses dans les ombres du néant. Sur la scène, une actrice, vêtue d'une riche tunique de grande dame athénienne, récitait un monologue dont je ne pus comprendre un seul mot. C'était un castillan pur et limpide, le sien ; mais je

ne pouvais absolument rien y comprendre. Pourtant, je restais profondément attentif et comme suspendu à ses lèvres, sans arriver, cependant, à savoir ce qu'elle disait.

Cette femme était svelte et très belle. Elle avait un grand air de distinction et une attitude majestueuse. Un large ruban d'or lui encerclait la tête et retenait ses cheveux noirs. Elle était seule, debout, légèrement penchée vers le public, avec un bras nu tendu et tenant à la main, comme pour le montrer, un objet qu'il me fut impossible de distinguer. Je ressentais un intérêt des plus vifs pour cette scène qu'ombraient pour moi de vagues pressentiments. Ce n'est pas ce qui avait lieu, mais ce qui devait se produire à la suite, qui me tenait ainsi absorbé, le regard fixe. Et le silence qui régnait dans cette salle ne semblait être que le prolongement du silence qui s'était fait un jour en moi.

Je vis alors que la belle femme s'éloignait, sans remuer les pieds, vers le fond de la

scène, et qu'elle pâlisait de plus en plus à mesure qu'elle s'éloignait. Le fond se transforma lentement, comme estompé dans une lumière bleuâtre, et on vit distinctement apparaître un petit chemin solitaire dans une plaine aride et déserte qui se perdait, triste et monotone, vers l'horizon. La svelte athénienne se transforma également, et apparaissait maintenant comme une humble pèlerine. Sa robe à larges manches était retenue à sa fine taille par une grosse cordelière. Ses longs cheveux bouclés flottaient, libres, sur ses épaules. Une secrète émotion s'empara de moi, en contemplant cette noble figure de pèlerine errante et solitaire, qui se tenait immobile et comme plongée dans un profond recueillement.

Lentement elle s'avança, enfin, vers nous, sans que ses pieds fissent le moindre mouvement. Elle était tournée d'un côté de la scène, et il m'était impossible de voir son visage. Mais une inquiétude étrange me laissait pressentir qu'il y avait

dans cette aimable figure quelque chose qui la liait à mon esprit et au fond même de ma douleur. Semblables à un suave murmure, d'incompréhensibles paroles sortirent alors de ses lèvres, paraissant s'adresser à des personnes invisibles qui, placées en face d'elle, l'auraient écoutée. Peu à peu, cependant, le timbre de sa voix, douce et mélodieuse, fut en s'élevant, jusqu'au moment où ses paroles arrivèrent à mes oreilles avec une parfaite clarté. Ces accents agitèrent alors mon âme comme le réveil d'un espoir éteint. Un bras tendu vers les personnages invisibles, la jeune femme parlait ainsi :

« O vous qui vous parez de fleurs, de bijoux et de dentelles, donnez-moi une aumône de jeunesse; vous qui riez dans les bals, les fêtes et les promenades, donnez-moi une aumône de joie; vous qui avez un père, un époux, des frères, donnez-moi l'aumône d'un foyer; vous qui possédez la santé, des lèvres et des joues vermeilles, donnez-moi une aumône de vie; vous qui attendez

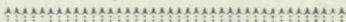
un heureux avenir, donnez-moi une aumône d'espérance. Mais celles qui n'ont pas aimé, vous que jamais l'amour n'a touchées, venez à moi ; car je suis la source même de l'amour, de l'amour intarissable et pur, infiniment plus précieux que les bijoux, les fêtes, la famille, la santé et l'espoir. Venez à moi et j'étancherai votre soif. Venez à moi et vous aurez la vie, et la lumière dans les yeux, et le nectar sur les lèvres ; vous aurez le bonheur dans l'âme et une profonde peine dans le cœur. »

Sa douce voix se tut ; elle laissa retomber ses bras et resta immobile, comme dans un rêve. Alors apparut un vieillard vénérable, au visage sec, au nez crochu, aux yeux enfoncés sous son vaste front. Enveloppé majestueusement dans un manteau, il avait sur la tête une simple couronne de lauriers. S'approchant de la rêveuse pèlerine, il lui serra les mains entre les siennes, et elle inclina sa tête lentement, jusqu'à l'appuyer doucement sur la poitrine du vieillard. Puis, tournant vers moi son vi-

sage, elle me regarda... C'était toi! c'était toi! Ah! quel intense éclat que celui de tes yeux! Dans ce profond regard tu me donnais toute ton âme. Et je ne savais pas si tu étais ou non une pure vision de rêve.

Le vieillard parla, enfin, et paraissant s'adresser, lui aussi, à des personnages invisibles, il dit : « La femme qui a aimé comme cette femme a aimé, même morte, comme elle est, ne peut jamais cesser de vivre. » Morte! A ce mot je me réveillai.





XXII

DIS-MOI, tout bas, près de l'oreille, quand tu me verras seul et plongé dans la méditation, dis-moi ce que devint ta pensée lorsque la mort voila tes yeux. Car, ton corps étant déjà dans ton cercueil, je vis que tes lèvres avaient gardé un doux et léger sourire, comme celui que pour sa Joconde Léonard de Vinci avait rêvé. Dis-moi si, de ton intelligence évanouie, quelque chose est resté de bon et de prometteur d'espoir, qui te faisait sourire ainsi. Qu'était-ce ? Était-ce mon souvenir ? Était-ce le repos tranquille et sans douleur, ou bien, peut-être, la lu-

mière d'une vie nouvelle? Ah! c'est que ce serait une chose trop horrible, que derrière ton sourire il n'y eût que l'ombre d'une nuit sans fin. Cela serait tout simplement une perversité. Et, pour si impitoyable que soit la logique des choses, elle ne saurait aboutir à cette vile duperie. Ce n'est peut-être là qu'une idée, une image, un espoir, une illusion; mais, en somme, rien n'est impossible. Le hasard seul ne peut donner si souvent aux morts ce doux sourire qui fait penser à une vie de mystère et de lumière. Il y a quelque chose de réel qui se dérobe à nos regards. Nous ignorons ce que cela peut être, mais ton calme sourire de morte le décelait.

Dis-moi ce que c'est. Dis-moi ce qui s'est passé en toi lorsque le fil de ta vie fut coupé. As-tu souffert? As-tu éprouvé de la terreur? Ou bien ne fut-ce qu'un profond évanouissement, duquel tu te réveillais dépouillée de ta forme terrestre, n'étant plus qu'idée pure, libre et mystérieuse spiritualité? Peut-être

étais-tu près de moi, contemplant toi-même ton propre sourire, bien avec plaisir, bien avec tristesse. Là, dans la solitude de ma douleur, tu aurais pu me dévoiler ce que tu avais senti, en quoi tu étais transformée, et ce que tu étais enfin, dans ta demeure inconnue. N'est-ce pas qu'il était beau ton visage pâle, encadré par tes cheveux aussi noirs que la nuit ? N'est-ce pas que ton front rayonnait d'une sérénité pareille à la pureté de ton âme ? N'est-ce pas que tes paupières ressemblaient à deux grands pétales doucement posés sur tes yeux éteints ? Oui, j'étais belle, tu as dû dire ; mais plus grande était la beauté de mon profond, de mon inépuisable amour.

Dis-moi, lorsque tu me vois seul et plongé dans la méditation, ce que c'est que le mystère de la mort ; comment la vie peut-elle être brisée en un instant, et comment la pensée est anéantie ; comment peuvent, soudain, s'évanouir tous les espoirs, la joie de vivre et le délice d'aimer, les souvenirs les plus sa-

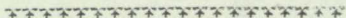
crés, et jusqu'à la douleur même. Oh! dis-moi le comment de tout cela. Dis-moi aussi le pourquoi. Viens, et, dans ma solitude, révèle-moi le profond secret. Un mot, seulement, rien qu'un mot. Tu ne réponds pas; rien ne répond. Ce mot n'est jamais prononcé, et nous sommes condamnés à un doute éternel. Nous devons subir le tourment de ce qui est perdu pour toujours, car tout s'est irrémédiablement évanoui. Pas un signe, pas une voix, pas un rayon de lumière ne vient déchirer les ténèbres du mystère de la mort. Peut-être ne vis-tu plus qu'en moi, parce que c'est seulement dans mon esprit que tu as pu devenir une impérissable réalité. Partout ailleurs, le vide et la désolation.

Mais alors, il nous faudrait songer à une nouvelle logique universelle, à une nouvelle justice et à une nouvelle finalité pour ce monde d'aujourd'hui, froid, impassible, aveugle et dégradé. Il faudrait songer à imposer notre esprit à tout ce qui existe, comme dominateur et créateur de lois et de fins pour

toutes les existences. Au-dessus de l'aveugle fatalité, le pouvoir de l'idée pure, de l'amour profond, de l'esprit libre dominant le temps et la mort. Alors tu vivrais et ton amour vivrait, éclairant toutes les choses et leur donnant un sens impérissable. Alors ton sourire de morte continuerait d'être un sourire de vie. Alors ton souvenir serait comme la vibration lointaine de ton éternelle réalité. Et je sens naître en moi un espoir caché de je ne sais quelles destinées infinies, m'apportant l'aurore d'un monde inconnu, plein de consolantes promesses.

Mais j'aurais besoin de savoir maintenant ce que tu es, toi, étant morte ; car, aussi longtemps que j'ignorerais cela, j'ignorerais le sens même de la vie.





XXIII

LA vie se répand sur la terre en vagues continuelles. Une immense rumeur s'élève des plaines, des forêts, des montagnes, des airs et de la profondeur des mers. Ce sont les voix, les cris, les chants de la multitude innombrable des êtres, qui vivent et qui s'agitent. La flamme de la vie les fait frémir sans cesse d'une inépuisable joie. Pourquoi sont-ils là ? Et où vont-ils ? Peu leur importe. La mort elle-même ne les affecte ni ne les arrête. Jamais la joyeuse chanson de la vie, montant vers les hauteurs comme une harmonie éternelle, n'est interrompue. Enveloppée

de mystère, elle brille et s'éteint incessamment.

Ainsi font ces deux oiseaux dans leur cage, légers comme des flèches, aussi vifs que le pétilllement de leurs yeux. Leur plumage, d'un gris sombre comme les ombres du crépuscule, est, sur leur poitrine, gris bleuté comme les premières lueurs du matin. Après avoir un instant picoté la figue mielleuse, ils recommencent leur sautilllement sans jamais ressentir de fatigue; ou bien, accrochés aux baguettes de leur cage, ils se mettent à nettoyer leur bec délicat, sombre comme leur plumage. Comme ils sauraient fendre l'air, s'ils étaient en liberté! L'eau transparente les attire, par moments, et ils agitent là leurs ailes légères, jouissant de la délicieuse fraîcheur. Ils sont ainsi à toutes les heures du jour, gais et rapides, rendus fous par l'excitant plaisir de vivre; de vivre sans inquiétudes, sans craintes et sans souvenirs. Oh! quelle ivresse que celle de la vie!

Mais voici venu le crépus-

cule, et aussitôt leur agitation s'apaise. A peine si, de temps en temps, ils ouvrent une aile, sous laquelle fouille légèrement leur bec inquiet. Et dès que la nuit arrive, les deux oiseaux se reposent ensemble, côte à côte, immobiles et serrés l'un contre l'autre, comme s'il n'y avait qu'un seul petit oiseau. Ils dorment dans le sein de la quiétude universelle. Une sérénité infinie naît d'eux et revient vers eux, après avoir traversé l'immensité, apaisant la vie des êtres et des choses. Il semble que de grandes ailes invisibles protègent le sommeil de toutes les vies sans défense. Hélas ! non, cela n'est pas ainsi. Je pourrais, d'un seul mouvement, étrangler ces deux oiseaux endormis, sans que la sérénité des mondes en fût nullement altérée. Je pourrais, de même, les torturer perversement, sans que la paix de la nuit en fût, elle non plus, émue. Je pourrais encore, rien qu'en approchant une flamme de cette jolie cage, réduire ces deux petits corps en cendres et, comme si elle n'avait rien vu ou

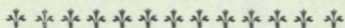
ne voulait rien voir, l'étoile qui est là haut continuerait à scintiller. Mais ils dorment, les oiseaux, tout dort.

Seule, en dedans de moi, la douleur veille toujours. Toi aussi tu étais sans défense ! Lorsque le calme se posait sur la terre, comme une rosée de confiance et de protection, pour toi seule c'était un mensonge et une trahison. Car, au sein de cette paix, un pouvoir pervers te torturait lentement, suçant ta vie goutte à goutte, éteignant les couleurs de tes joues et faisant plier tes genoux sous le faible poids de ton corps amaigri. Les invisibles ailes protectrices ne s'arrêtèrent pas au-dessus de ta tête, ni ne fut troublée pour cela la sérénité infinie des mondes et des nuits. Tu étais à la merci d'un enfant, d'un insecte, d'une algue vénéneuse. Et nous n'avons rien pu faire pour toi. Nous te voyions avancer dans le chemin de la mort, et nous ne pouvions pas t'arrêter. Tu souriais, buvant intérieurement tes larmes. Et nous sourions aussi, afin de te

réconforter. Mais à nous comme à toi, la douleur nous mettait l'âme en lambeaux.

Nul besoin, maintenant, que personne veille sur ton sommeil. Il est au-dessus de toute garde et de toute protection. Tu es toi-même quiétude universelle ; tu es dans la paix de ce qui est éternel. C'est toi, maintenant, qui protèges et qui dispenses la tranquillité ; toi qui aides les êtres faibles à dormir pleins de confiance, comme dorment ces petits oiseaux, côte à côte, au sein de cette belle nuit, tiède et criblée d'étoiles. Et je voudrais, moi aussi, pouvoir m'endormir dans ton sein, pour ne jamais me réveiller.





XXIV

JAMAIS je n'avais senti couler mes larmes avec autant de douleur, avec une aussi douce mélancolie, que lorsque, seul sur la déserte petite plage que traverse comme une plainte l'éternelle rumeur des flots, j'ai revu, après de longues années d'absence, j'ai revu, dis-je, ta fenêtre. Immobile, les yeux fixés sur le fond noir de ce cadre devant lequel, en des jours meilleurs, je t'attendais plein d'anxiété, je restai là je ne sais combien de temps. J'étais pris d'une angoisse débordante dans ce pauvre coin solitaire, triste et vide. Tout un monde déjà

disparu ! Et personne ne pouvait répondre à ma peine. Tu gardais le silence. Tu n'étais pas là. Jamais plus je ne te verrais là. Je me sentais seul comme un rocher au milieu de la mer, et tout dans le monde me paraissait seul, aride, désert et inconsolable.

Oh ! à cette fenêtre tu m'apparaissais comme une vision printanière de frondaisons et de gazouillis, de brises légères, de bleu infini. Ton sourire de jeunesse et ton regard profond pénétraient dans mon âme comme un soleil de surnaturelle félicité. Et, tremblant, je m'approchais de toi, craignant de te voir t'évanouir en entendant le bruit de mes pas. Ah ! que les paroles sont lourdes et froides pour exprimer ces profondes sensations de notre être ! Elles brillent, ces sensations, comme une lumière soudaine, puis elles s'évanouissent, nous laissant tout frémissants d'émotion. Qu'étaient-elles ? Une extase ? Une espérance ? Un pressentiment ? Parfois, tout cela réuni et mélangé en une seule lumière.

Ta fenêtre, maintenant, était noire et déserte. Jamais plus tu ne viendrais reposer tes bras sur son léger appui. Jamais plus tu ne laisserais tomber pour moi la fleur posée dans tes cheveux, heureuse de mon amour comme j'étais tout imprégné du tien. Et le murmure des flots était toujours le même, et tout était pareil sur la petite place déserte. Amères et silencieuses, mes larmes continuaient de couler. Où étais-tu ? Pourquoi ne venais-tu pas ? Pourquoi gardais-tu le silence ? Resteras-tu cachée à jamais ? Te tairas-tu toujours ainsi ? Il me semblait sentir encore la chaleur de ta main délicate, et les tièdes effluves de ton haleine, et le léger frottement de ta robe, et le bruit de tes pas, et le parfum de tes cheveux, et l'ardeur de ton regard. L'amour dans tes yeux, l'amour sur tes lèvres, l'amour dans ton sourire ; et maintenant tout est désert et muet, tout est noir comme le fond de ta fenêtre. Que faire de mes jours et que devenir, vieux, fatigué et endolori par le péni-

ble voyage de la vie ? Si tu vivais, tu attirerais doucement ma tête sur ton sein et tu caresserais mon front chargé d'amertume. Mais non, cela ne se peut pas.

Morte! morte! Et ce mot que tout semblait me répéter, me donnait froid à la racine des cheveux. Déjà personne ne pense plus à toi, si ce n'est moi, moi seul. Tes amies ont peut-être oublié même ton nom, ce nom que si souvent j'ai entendu sortir de leurs lèvres comme le plus doux et leur préféré. Tout au plus diront-elles : « Ah ! oui, nous nous amusons ensemble sur la plage. Elle est morte. » Et elles ne savent pas que, pour moi, elles aussi sont mortes, et que tout est mort avec toi. Car si la plage, et elles et le monde ont eu vie et lumière, c'est parce que tu étais là, toi qui les faisais vivre et rendais tout riant. Et maintenant il ne reste plus rien, plus rien que des mots vides. C'est pourquoi tu vis en moi tout entière, avec tes peines et tes joies, ton espoir et ton agonie, ta pudeur et ta

beauté. Oh! viens un instant seulement! Ta vision, ta vision dans le cadre de ta fenêtre, ne fût-ce que comme un éclair!

Inutile d'attendre. Seule répond l'éternelle rumeur des flots sur le rivage rocailleux. Je reste seul avec mes larmes. Et je devrai partir comme je suis venu : sans toi. Un ami, me rencontrant, viendra à moi, et je devrai stupidement lui sourire, comme si ses histoires puériles m'intéressaient. La lueur vacillante du solitaire fanal continue de remuer les ombres sur les murs, comme des spectres allongés qui dansent, et là-haut, dans le ciel, scintillent d'innombrables étoiles, les mêmes que, plus d'une fois, nous regardâmes, toi et moi, en parlant des choses immuables et éternelles. Je les regarde aussi maintenant, anxieux de trouver dans leur lumière la trace de ton regard, car il me paraît impossible qu'il n'y ait quelque chose de toi dans leur mélancolique scintillement. L'une de ces étoiles, plus brillante que les autres, paraissait juste au-dessus de ta

tête. « C'est mon étoile, disais-tu en souriant. Quand je mourrai, mon âme volera vers sa lumière. » Elle brille maintenant comme elle brillait alors, mais elle garde le silence sur ton destin.

Pourquoi tout ce cadre qui m'entourne n'a-t-il pas disparu, au lieu de toi ? Ton esprit et ta forme n'étaient-ils pas d'essence plus élevée, plus sublime que la mer et les étoiles, que ta maison et ta fenêtre, et que cette solitaire petite place ? Et toi seule t'es évanouie, et tout le reste subsiste encore, comme pour rendre plus poignante ma douleur. J'avais, en revenant ici, un faible espoir de te retrouver, de te revoir, ne fût-ce qu'un instant ; espoir de quelque chose de merveilleux accordé à notre immense amour. Erreur, hélas ! pure illusion. Mort, silence et solitude, c'est tout ce que je trouve ici, devant ta fenêtre noire et vide. Et il me faut partir, l'âme triste et sans aucune espérance, partir et rentrer parmi les hommes, qui me fatiguent avec leurs agitations mesquines, leurs compliments, leurs sou-

rires, leurs haines et leur vanité.
De tant d'inconsciente petitesse,
qui viendra nous délivrer ?

Mes yeux parcourent encore
une fois ces lieux qui pour moi
sont sacrés. Jusqu'à la lumière
et jusqu'aux ombres projetées
par le vieux fanal qui nous
éclairait en d'autres temps, qui
ne pénètrent dans mon esprit,
le remplissant d'une profonde
mélancolie. Je m'éloigne, enfin,
et je me perds dans l'ombre des
maisons qui bordent le rivage,
m'enfonçant dans d'autres om-
bres plus lointaines, plus épais-
ses et toujours de plus en plus
sombres.





XXV

J'AI revu, aussi, ma fenêtre, et ses persiennes vertes. La maison est fermée; il me semble qu'elle a dû rester ainsi depuis que je l'ai quittée. Rien n'a été changé. Ce sont les mêmes murs, les mêmes boiseries, la même couleur. C'est plus qu'un visage ami, c'est un visage adoré: celui de la maison de mon enfance et de ma jeunesse. Dans la persienne verte il y a encore le petit trou par lequel je pouvais voir circuler les passants, tout en tenant un livre entre mes mains et ma pensée fixée en toi. Qui, maintenant, regarde à travers ces persiennes vertes ?

Sur la vaste place carrée il y avait alors des rangées de lauriers-roses, tout couverts de fleurs. Les porteuses d'eau remplissaient leurs cruches autour de la fontaine, où les chiens altérés venaient boire l'eau qui coulait. Moi, près de ma fenêtre ouverte, je tenais entre les mains un crâne vermoulu, d'une race aujourd'hui éteinte ; crâne que le hasard m'avait fait trouver dans une tombe abandonnée depuis des siècles. Ses grandes orbites vides m'avaient entièrement absorbé. Les passants défilaient comme des ombres ; mes yeux et ma pensée restaient toujours fixés sur ces orbites vermoulues. Il n'y avait plus là qu'une concavité terrestre toute fendillée de noir. Je tenais dans les mains quelque chose de lourd, de creux, de rongé que je retournais dans tous les sens, sans y rien comprendre, rien. Tout à coup, comme si quelqu'un m'eût appelé tout bas, je tournai la tête... C'était toi, accompagnée de ton frère ! Tu me regardas, et tes joues se colorèrent. Moi, je pâlis. Et tu disparus.

Maintenant je suis devenu un étranger pour cette fenêtre verte et pour cette maison fermée et silencieuse. Je ne puis y pénétrer ; je ne puis ouvrir cette porte par laquelle je sortais et j'entrais, les yeux toujours pleins de toi. Je suis seul dans la rue, indifférent à tous comme un inconnu. Si un *ami* vient m'embrasser, il embrasse mes vêtements plutôt que moi. On dirait qu'il m'avait vu juste la veille. Comment peuvent s'évanouir ainsi tant de choses qui nous parurent éternelles ? Et si tout cela disparaît, que vaut, alors, ce qui reste ? Non, ne me donnez pas à boire la coupe amère de la réalité. Laissez-moi avec mes souvenirs, tout remplis de choses pures et diaphanes. Je ne veux plus des demeures ni des amis d'aujourd'hui. Tout est vide et mutilé. Sur tout ce qui est pur et lumineux, un tourbillon d'instincts égoïstes est passé, le noircissant et le dégradant. Les âmes sont tombées à un niveau de répugnant abaissement où il ne peut y avoir de salut. Tout sourire n'est qu'une froide grimace.

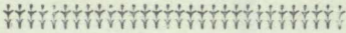
Toute parole n'est que moquerie.

Derrière cette fenêtre se dévidèrent, comme d'innombrables fils d'or, les rêves de ma jeunesse, dans un esprit libre de toute entrave sociale, rebelle à toute imposition dégradante, comme si ma vie eût été une puissance privilégiée, don merveilleux des dieux immortels. Et je reviens étant toujours le même, aimant ce que j'aimais alors, détestant ce que je détestais, et toujours assoiffé de choses grandes, libres et pures. Voilà pourquoi je te cherche, ô ma morte bien-aimée, dans cette maison silencieuse qui fut un jour la mienne, derrière ces persiennes vertes où mon esprit vécut dans l'intimité de ton esprit, forgeant des rêves d'amour et de grandeur, de vie et d'immortalité. Oh ! ces douces heures de solitude et de recueillement entre mes livres et ton souvenir ! Oh ! cet insatiable et ardent besoin d'aimer et de comprendre ! Evanouï, tout cela.

Il me faut maintenant partir d'ici, fuir ces persiennes vertes

et cette maison muette et déserte. Je ne désire pas les revoir. Je ne voudrais pas m'habituer à leur aspect, et passer ensuite à côté sans m'émouvoir. Ceci serait une profanation, car pour moi ces lieux sont sacrés. Ton esprit se trouve là, comme le mien, et je ne veux pas qu'il soit jamais profané par la froide et irrévérencieuse indifférence. Je m'éloignerai vivement afin d'éviter qu'un ami ne m'arrête, pensant que je puisse me préoccuper de ses insignifiants bavardages et de son allure répulsive d'homme très affairé. La solitude est une délivrance.





XXVI

OUI, je suis revenu, alors que déjà sur mes cheveux s'est posée la neige de la vieillesse. Tu ne me reconnaîtrais pas. Mais si ton regard pénétrait dans mon cœur, tu dirais: — C'est lui, mon premier amour; lui pour qui j'ai pleuré et j'ai souri, pour qui j'ai compté les heures et j'ai soupiré. Oui, c'est moi, moi qui t'ai aimée à la folie, sachant que j'existais seulement parce que je t'aimais. Et aujourd'hui, vieux déjà, je suis toujours assoiffé de jeunesse, parce que j'ai soif de toi; je suis assoiffé de pureté, parce que j'ai soif de ton âme pure; je suis

assoiffé de pudeur, parce que j'ai soif de ta pudeur de vierge ; je suis assoiffé de paroles d'amour, parce que j'ai soif de tes accents d'amoureuse ; je suis assoiffé de regards ardents, parce que j'ai soif de tes beaux yeux ; je suis assoiffé de chastes baisers, parce que j'ai soif de tes lèvres pures. De toi toujours ; toujours de toi.

Penche-toi sur mon cœur et sur ma pensée. Ne sont-ils pas toujours pleins de ton esprit ? Ecoute aussi leur prière. N'est-elle pas toute pour toi ? N'a-t-elle pas été toujours toute pour toi ? Loin ou près, hier comme aujourd'hui, qui m'a jamais fait verser des larmes comme celles que tu m'as fait verser ? Quels rêves m'ont jamais troublé comme ceux où je te voyais, au point que j'en pleurais même éveillé ? Dans toutes mes heures noires et douloureuses, qui, sinon toi, a adouci leur tristesse et leur amertume ? Quand j'admirais les splendeurs de la nature, n'est-ce pas toi qui surgissais de son sein comme l'essence même de toute beauté ? Y a-t-il eu un

seul jour dans ma vie où mon esprit n'ait pas communiqué avec ton esprit? Ta jeunesse et ma jeunesse sont restées intactes au fond d'une même coupe. Le temps, pour elles, n'existe pas.

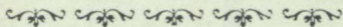
Mais laisse-moi un peu réfléchir; laisse-moi réfléchir, car je ne puis encore me rendre bien compte si c'est ici que se trouvait ta maison. Je parcours des rues nouvelles, je vois des maisons neuves, de nouveaux magasins, de nouveaux jardins, des automobiles rapides, de brillants foyers électriques et des gens qui me sont tous inconnus. Moi non plus, personne ne me connaît. Il semble que je sois ici sur une terre étrangère. Et je suis, moi aussi, devenu un étranger. Ceux qui restent encore du temps jadis me font l'effet d'être des ombres. Je m'étonne et je souffre de voir tant de visages fatigués, luttant quand même dans le courant de la vie qui, petit à petit, les abandonne. L'odeur de l'or fait seule frémir encore leurs squelettes vermoulus. Ils vont disparaître. Mais quelle parole vivifiante auront-ils prononcée?

Quelles grandes et nobles choses auront-ils entrevues? Quelles voix du futur auront-ils entendues? Quels espoirs salutaires auront-ils versés dans d'autres âmes? Oh! non. De tels êtres ne devraient pas exister. Il y a sans doute une fatalité qui leur a endurci le cœur et qui a mutilé leur esprit.

Mais est-ce bien sûr que c'est là que se trouvait ta demeure? Ni sur le pavé de ces rues, ni dans ces maisons, ni dans ces jardins, ni dans ces foyers lumineux, je ne puis trouver la trace de ton passage, en d'autres lieux si profondément gravée par la magie de ta forme et la puissance de ton regard. La destinée arrache par lambeaux ton souvenir de ton ancienne demeure. Jour après jour, tu disparais sans cesse de la réalité qui t'avait entourée. Moi seul, je te reste comme refuge de ta vie terrestre. En moi tu vis avec plus d'intensité que lorsque tu étais parmi nous. Et les choses qui alors t'entouraient se retrouvent dans mon esprit, plus pures et plus diaphanes

que lorsqu'elles existaient. Laisse le temps accomplir son œuvre destructrice; notre immuable amour plane au-dessus de lui. Je suis vieux pour tout le monde; mais pas pour toi. Dans le pénible et laborieux chemin de la vie, toujours tu m'as accompagné, en image, en esprit, en pensées, en désirs de vérité et de beauté, de joie et de douleur. Te trouverai-je après?





XXVII

UNE obsession irrésistible dirigeait sans cesse mes pas vers la plage déserte où tes restes reposent. Jour après jour, j'essayai d'arriver à cette porte qui s'ouvrit pour toi une dernière fois, et toujours je dus revenir sur mes pas, ne pouvant trouver la force d'aller jusqu'au bout. Là encore, tu n'y es plus. Tes restes sacrés furent sortis du caveau et, dans un coin solitaire, la terre humide et noire les consuma. Jusqu'à ton nom qui a disparu de là pour toujours. Pas la moindre trace de toi dans ces longues et nombreuses files de maisons des

morts. Les plantes même et les fleurs que ta poussière a pu nourrir ont aussi disparu. Ni une rumeur, ni un écho, ni une plainte qui conservent de toi le plus léger souvenir. Où te trouver ? A quel endroit m'arrêter ? Devant quelle trace de ton existence puis-je m'absorder en silencieuse prière ? C'est toi que j'irais chercher là, et plus rien de toi ne s'y trouve ! Rien de toi !

Mais comment a pu être ainsi effacée ton incomparable forme terrestre ? Je cherche jusqu'au fond de la finalité dernière des choses une seule raison qui justifie ton sombre anéantissement et je ne trouve qu'ombres et vide ici et sur les hauteurs. Et je suis saisi d'épouvante en songeant comment ont pu disparaître tes cheveux longs et soyeux, comment ont pu se convertir en poussière tes yeux si brillants et si beaux, ta délicate poitrine, tes lèvres rouges qui si souvent goûtèrent l'amertume de tes larmes, et tes mains, douces comme la caresse d'une fleur. Quel effroi c'est de

penser qu'il n'y a personne dans l'univers entier qui puisse empêcher une aussi horrible corruption. Et toi, immobile dans ton cercueil, supportant ces choses horribles, silencieusement, sans plainte ni douleur. Puis au bout de quelques années, plus rien de toi; rien même qui te rappelle, si ce n'est le silence de ce qui n'est plus, errant parmi les croix, les tombes et les fleurs. Il y a là en vérité quelque chose que l'esprit même le plus fort est incapable de supporter. Il cherche, désespéré, un appui dans tout ce qui se voit et tout ce qui ne se voit pas, et il sent finalement le monde crouler sous ses pieds

Et quand cette forme ainsi disparue est le vase d'un premier amour, plus précieux et plus beau que la vie et la beauté même, comment peut-elle tomber dans la fatalité des choses mortes et corrompues? N'y a-t-il personne pour protéger une jeunesse sans défense? Alors que notre pensée est si puissante et si haute, comment nos mains ne peuvent-elles rien faire pour

arrêter cette chute de la lumière dans la nuit ? A présent vivante, gaie, aimante ; ensuite ombre, immobilité, corruption. Pourquoi dans l'ordonnance du monde fut incluse la nécessité de tomber dans ce gouffre noir qui ne rend jamais que pourriture ? Et c'est cela l'ordre, la beauté et l'harmonie ? C'est cela la miséricorde et la bonté ? Ce sont là les fins transcendantes d'une création éternelle et infinie ? Donner l'amour et la jeunesse pour les enlever aussitôt dans une agonie sans espoir ? Forme et esprit, tout détruit comme un morceau de fer que l'humidité décompose et pulvérise ?

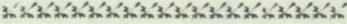
Je ne puis pas visiter pour toi le silencieux cimetière. C'est là qu'on te porta, et tu restas là comme on t'avait laissée, immobile et pâle dans ta robe blanche et avec tes longs cheveux noirs. Et lorsque je reviens, plus rien ! pas même ton nom ! Tu ne sais pas quelle poignante inquiétude troubla mon âme en ces jours de doute et de vacillation. Non, je ne fus pas avec toi au cimetière. Mais j'allai parcourir le

chemin où tu étais tombée évanouie devant la vision lointaine de la maison des morts ; ce chemin où tu sentis un si grand besoin de pleurer, mais tu ne pleuras pas, et où le doux espoir de vivre t'abandonna pour toujours. Et arrivé auprès des hautes masses de basalte semblables à des cathédrales qui te virent plier les genoux et tomber, j'inclinai la tête et je pensai à toi. Sur la poussière de ce chemin s'était posé ton corps délicat, accablé de fatigue, mais vivant. Tu fus amoureusement soulevée. Tu levas la tête, tu ouvris les yeux, comme étonnée, et au lieu de pleurer, tu eus le courage de sourire. Longtemps je pensai à toi.

Plus tard, quand mon trouble s'apaisera, j'entrerai dans l'enclos où sont les noirs et hauts cyprès. Là se trouvent également d'autres restes pour moi sacrés. J'ai soif de plier mes genoux devant eux. C'est une autre grande douleur que toujours j'ai portée en moi. Douleur de baisers perdus, de caresses, de soins, de conseils et de larmes

aussi, tout cela lointain et muet
comme des choses mortes. Il y
a pour ceux-là une dalle et des
noms. Devant eux je pourrai
m'arrêter et recueillir pieuse-
ment ma pensée. Ce n'est pas
une dette, ce n'est pas un de-
voir. C'est du pur amour, soif
qu'a mon esprit d'autres esprits
qui furent pour moi des ailes
protectrices. Mais de toi il ne
reste nulle trace dans cet enclos
de dalles, de croix, d'anges tout
blancs, de fleurs et de cyprès.
Quand, à mon tour, je partirai,
peut-être n'y aura-t-il plus de
lèvres sur terre qui sachent
pronocer ton nom. Si quelqu'un
alors prononce encore le mien,
je voudrais que ce fût grâce à
toi.





XXVIII

VOICI bientôt terminé mon voyage sur le dur chemin de la vie. J'y suis entré avec toi, et au bout de quelques pas tu m'as abandonné. Tu t'es évaporée dans la quiétude universelle, mais tu t'es aussi réfugiée en moi, comme une lampe toujours allumée dans la nef de mon esprit. Rien de ce qui fut toi ne s'est perdu dans ma mémoire. Tu vas, tu viens, tu te pares, tu ris, tu souffres, tu t'agites, tu dors et tu espères. Tu es tout entière dans ma pensée et dans mon cœur. Il ne te manque que de vivre hors de moi et de continuer la guirlande

de tes jours, aimant toujours et espérant. Mais il n'est pas en notre pouvoir de rendre à ceux qui sont morts cette double vie.

Oui, mon voyage est terminé et je ne regrette pas d'avoir vécu. Nous tous, les hommes, nous méritons plus de pitié que de haine. Tous nous éprouvons le besoin, par moments, de la caresse d'un éloge; tous nous avons eu une heure noire d'envie ou de jalousie; tous nous sommes, à certains moments, capables d'un léger sacrifice; tous nous trouvons quelque plaisir à nous acharner sur le vaincu; tous nous avons aussi en nous un grain de générosité et d'abnégation; tous nous exaltons une qualité afin d'avoir l'occasion de critiquer quelque faiblesse; tous nous avons un grand amour de nous-mêmes et, de temps en temps, un peu d'amour pour notre prochain. Nous sommes, en bien et en mal, comme des flammes vacillantes qui ne trouvent jamais le moyen de monter, dans un suprême élan, jusqu'aux grandes hauteurs. Comme l'écume sur une plage,

notre effort s'éparpille dans le vide et s'y perd.

La vie, pourtant, est possible pourvu que nous puissions nous isoler du tumulte des affaires mesquines, afin de nous unir à tout ce qui est transcendantal et éternel. Et c'est avec cela, avec ce qui est éternel et transcendantal, fin dernière de la spiritualité humaine, que j'ai vécu la plus grande partie de ma vie. C'est pourquoi je sens déborder en moi une inépuisable pitié pour tous les hommes et pour moi-même. Nombreuses sont les heures d'inconscience qui paralysent la raison et la volonté. Comme des ombres vacillantes nous parcourons, sans rien comprendre, le pénible chemin de la vie. Et nous avons à peine pu élaborer quelques vains projets pour un éternel lendemain, que déjà la mort se présente. Quand nous songeons aux tortures de notre lente ascension, nous nous sentons alors tous frères, et la haine tombe à nos pieds. C'est dans la conscience de cette grande douleur qu'est le bien suprême de la vie.

Mais, qu'il est bon de mourir jeune, aimant et souffrant comme toi ! Que n'ai-je pu t'accompagner à l'heure triste et douce de ton départ ! Aimer, admirer, méditer ! Si nous pouvions, au moins, remplir de ces grandes choses notre âme tout entière Me voici enfin de retour de mon dur et fatigant voyage. Plus que jamais ta lumière brille maintenant d'un vif éclat dans mon esprit. Et nous sommes de nouveau seuls tous les deux.

FIN

Imp. Jouve et C^e, 15, rue Racine, Paris.